



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

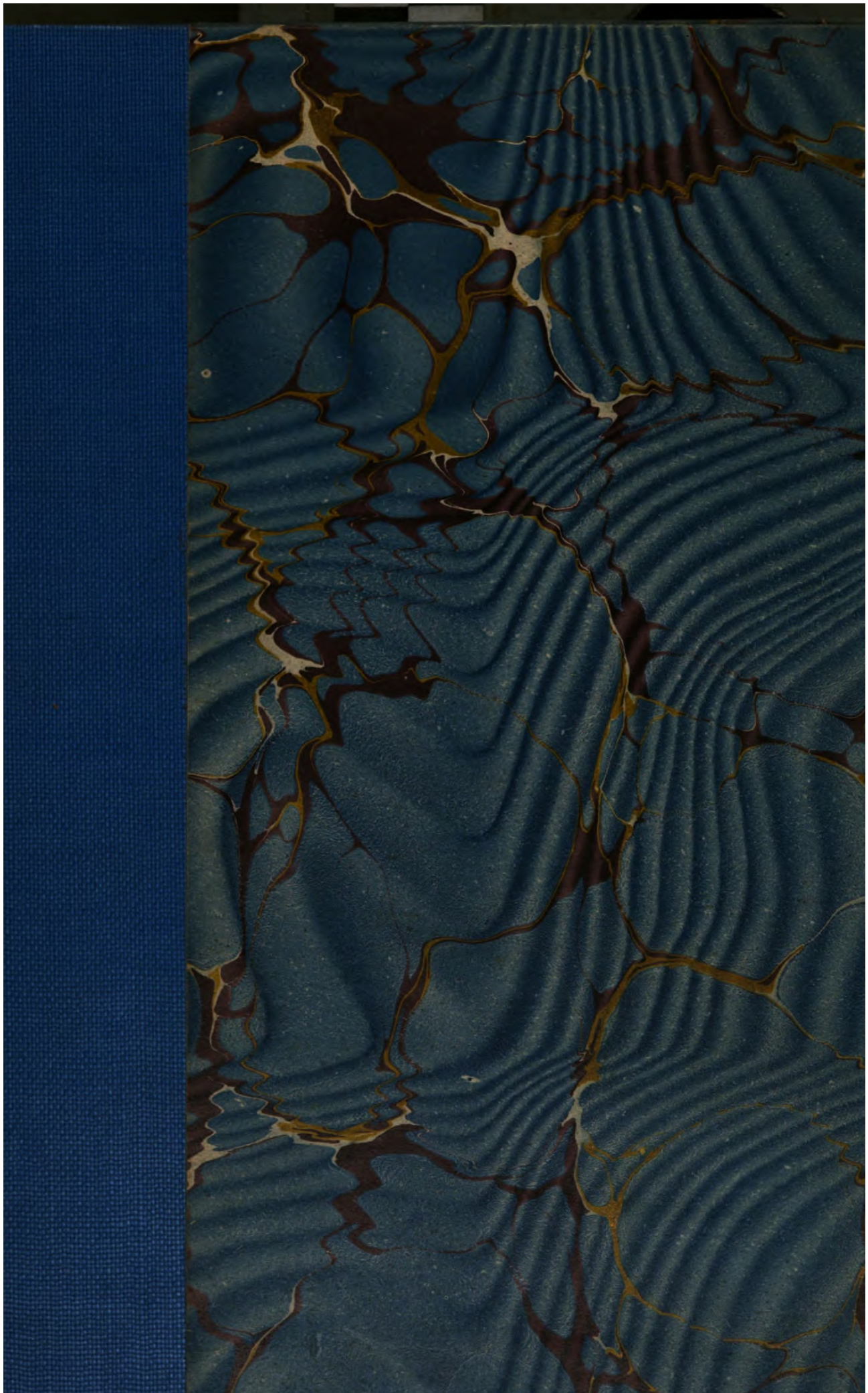
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





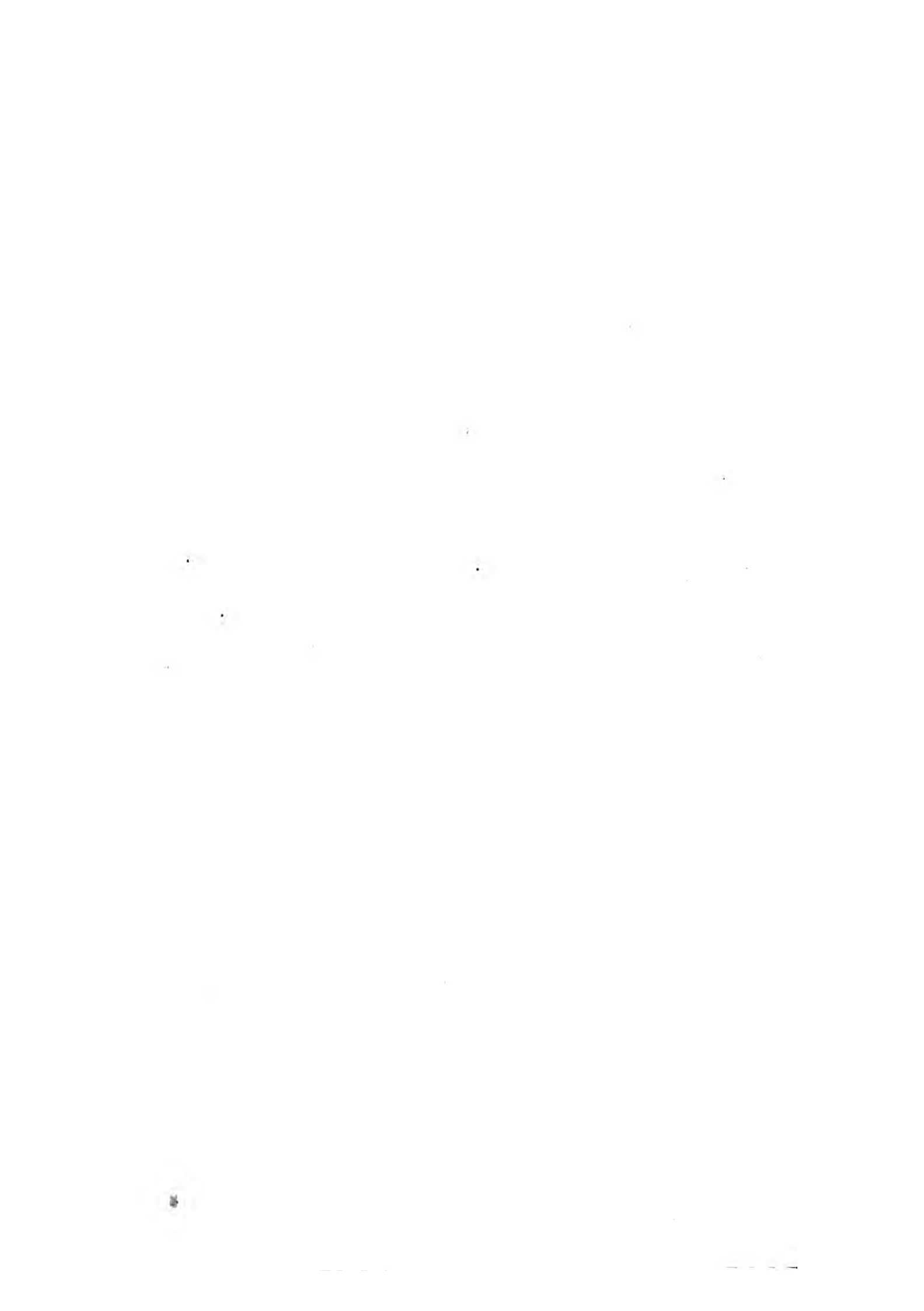
Zah. III B. 70











# LA MAISON

D E

## M O L I E R E, C O M É D I E E N C I N Q A C T E S E T E N P R O S E;

*Représentée par les Comédiens François Ordinaires du ROI, le  
20 Octobre 1787, & à Versailles, devant Leurs MAJESTÉS,  
le 14 Novembre de la même année.*

P A R M. M E R C I E R.

---

P R I X 3 6 S O L S.

---



*Zah. 11 178*

A P A R I S,

Chez GUILLOT, Libraire, de MONSIEUR,  
rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

---

M. D C C. L X X X V I I I.



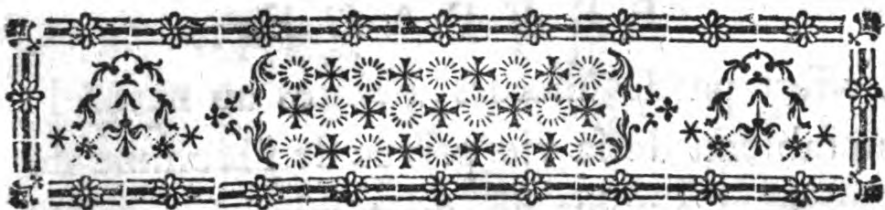


---

**N. B.** *On trouve chez le même Libraire,*

Quatre nouveaux Volumes du Tableau de  
Paris, faisant suite aux éditions in-8° & in-12.

Prix 12 liv. l'in-8° & 8 liv. l'in-12.



## P R E F A C E.

**E**N lisant le Théâtre de *Goldoni*, j'ai pensé que la Pièce intitulée, *Il Moliere*, passeroit avec avantage sur notre Scène ; parce que le sujet étant National & rappelant la mémoire d'un de nos Grands-Hommes, & peut-être le plus regrettable de tous, devoit nous plaire & nous intéresser de préférence. L'on n'a donc point vu, sans quelque plaisir, le père de la Comédie Française, monter à son tour, sur ce même Théâtre (1), qu'il a rendu si illustre, & figurer parmi les personnages, enfans de son génie. Il a paru revivre sous de fidèles crayons, & d'ailleurs il

---

(1) M. Fleury a joué supérieurement le rôle de Moliere, & n'a rien laissé à désirer ; mais j'exhorte les Comédiens à représenter la Pièce telle que je la leur ai donnée, & telle qu'elle est imprimée ici. Je leur déclare que j'y suis intéressé, car leurs changemens, leurs mutilations, leurs coupures, rien de tout cela ne m'a paru heureux. La Pièce doit gagner au rétablissement de mes leçons.

a offert par ses mœurs, peintes au naturel, un tableau de la vie privée de l'Homme de Lettres. Ce point de vue n'est point à dédaigner; il devient sur-tout très-piquant, lorsqu'il s'agit d'un de ces Ecrivains célèbres dont l'admiration publique aime à s'entretenir; la curiosité alors devient inépuisable, tant sur les traits de leur caractère que sur les aventures particulières de leur vie.

Comme la langue Italienne eût familière aux Littérateurs, ils appercevront d'un coup d'œil, ce que j'ai emprunté de la pièce originale, & ils pourront apprécier en même tems les Scènes, les personnages, & sur-tout les détails que j'ai cru devoir y ajouter.

Molière est parmi nous le Poète qui a consulté davantage la Nature, & qui a mis sur notre Scène le plus d'expression & de vérité. Peintre fidèle & franc, il a caché l'art que les autres montrent trop; chez lui on ne voit, on n'entend que ses personnages; & le tableau ne paroît si vrai, que parce que sa manière est ingénue. Aussi conserve-t-il parmi les Poètes Dramatiques, la physionomie que La Fontaine a parmi les Fabu-

P R É F A C E.

v

listes; & l'homme instruit, qui vers sa quarantième année se dégoûte ordinairement de la Tragédie Française, qu'il apperçoit peuplée d'êtres factices, découvre une certaine profondeur dans les Pièces de notre Poète; il quitte volontiers le romanesque pour porter son attention sur des passions plus naturelles, & des caractères qu'il peut retrouver dans le monde. D'ailleurs la Tragédie nous accoutume à ne pleurer que sur les grands désastres, & ce n'est point-là un léger inconvénient.

Son chef-d'œuvre, sans contredit, est le Tartuffe, & dans cette Pièce à la fois hardie, morale & comique, il me paroît supérieur à lui-même.

Le Philosophe a, sans doute, plus d'un reproche à lui faire; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner le but & la moralité de chacune de ses Pièces, & quelle influence utile ou dangereuse elles ont pu avoir tour-à-tour sur son siècle. Cet examen formeroit un Ouvrage sérieux & peut-être neuf à bien des égards. L'Art de la Comédie consiste un peu trop à exercer notre ame à la moquerie, à la dérision de nos semblables. *a iij*

Moliere mérite notre hommage pour avoir corrigé son siècle de plusieurs ridicules qui importunoient sans doute la société, encore plus que certains vices, puisqu'elle lui en a sçu tant de gré. Mais on ne peut se dissimuler en même tems, que dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il n'allarme la décence & les mœurs; & toutes ses Pièces (osons le dire) ne sont pas également irréprochables. Il a manqué à cet esprit observateur, à ce Peintre étonnant, de méditer plus profondément le but moral, qui donne un nouveau mérite à l'ouvrage même du génie, & qui, loin de rien dérober à la marche libre de l'Écrivain, lui imprime plus de véhémence & d'énergie, & lui commande ces impressions majestueuses & bienfaisantes qui agissent sur une Nation entière. Que n'eût-il point fait de nos jours, environné d'idées plus saines? car l'Art Dramatique, rassemblant & parlant à tout un peuple, est une espèce d'instruction publique qui est de la plus grande importance dans ses effets.

Il eût été à souhaiter, qu'à son exemple, on eût envisagé l'Art dans une imitation

fidelle & précise de la Nature. Il la voyoit, il la sentoit, il la poursuivoit, & plein de la chaleur qu'elle inspire, il travailloit sur des caractères vivans & non sur des Livres ; de-là la ressemblance frappante de ses personnages avec les hommes que nous connoissons, & cette variété qui prouve l'étude de toutes les situations. Il n'avoit point ce dédain que des Écrivains si inférieurs à lui, ont osé affecter, lorsqu'ils ont méconnu le véritable attribut de leur Art pour s'adonner à des touches raffinées & légères, à de petites formes élégantes & maniérées, à tout l'effort de l'esprit., qui éblouit & fatigue. Il favoit que tout mouvement du cœur humain est intéressant à voir, précieux à saisir, aimable à fixer, & que sa peinture sera toujours noble, si ce n'est devant le sot orgueil de quelques particuliers, qui demain vont disparoître, du moins devant l'Humanité entière & l'œil des siècles futurs.

On a resserré depuis lui la Scène qu'il tendoit visiblement à aggrandir ; on n'a plus voulu y admettre que certains hommes choisis & distingués par leurs titres & leur nais-

fance, c'est-à-dire, les seuls que le Poète étoit censé pouvoir fréquenter déceimment. La vanité & l'insuffisance ont également trouvé leur compte à ce rétrécissement pué-  
ril. Le Poète s'est cru responsable, pour ainsi dire, de ses personnages; il ne les a introduits qu'avec la plus grande réserve: mais dès ce moment il a cessé de voir les objets les plus faits pour être représentés; il a pris le vêtement pour l'homme; il n'a point sçu mettre à profit ce qui devoit parler si éloquemment à tous les yeux. Enfin, au nom de la bonne compagnie, on le vit subtiliser le trait large & vigoureux que Moliere avoit rendu parlant. Comme ce trait étoit délicat & délié, il crut l'avoir rendu plus parfait; mais il devint imperceptible, & de jolies miniatures, brillantes, pointillées & froides, remplacèrent le vaste tableau de la Nation, mine inépuisable qu'on désapprit à fouiller. Les Auteurs se concentrant dans un point unique, (à raison de leur incapacité) s'admirant dans leur jargon étudié, devinrent de jour en jour plus aveugles & oublièrent la multitude, qui, en revanche, ne les apperçut point.

Un goût exquis pour les petites choses , & , par-là même , étroit & pusillanime , amena donc des beautés conventionnelles , & fit disparaître ces touches hardies & fortes , qui peignent l'homme dans toutes ses attitudes. On voulut embellir sous de faux agrémens , ce qui avoit tant de charme , sous des traits un peu grossiers si l'on veut , mais nuds & saillans ; & , il se trouva à la fin que tous ces raffinemens de société ne laissoient plus reconnoître l'empreinte de l'ame humaine.

Ainsi la Comédie , à qui le bon Moliere avoit sçu donner une figure animée , un rire franc , un front populaire , dégénéra sous les habits brillans & dorés dont on l'affubla à tout propos. Les Marquis modernes , en expulsant les Bourgeois , chasserent le naturel & la simplicité. Le jargon brillanté succéda au langage naïf ; on eût dit que la Nation avoit changé d'idiôme & n'avoit plus de physionomie , parce qu'il ne se trouvoit plus que des Peintres maniérés & des Écrivains fantasques. L'impuissance , toujours féconde en discours , mit tout en œuvre pour se justifier , & accusa solennellement le peuple



de n'avoir plus rien de pittoresque ; & le peuple ignora le reproche & la justification. De-là naquirent ces copies rebattues qui vont encore en s'affoiblissant ; le trait original s'éloigna & disparut. Nos Pièces tracées d'après des êtres, ( que le Poète seul soutient avoir vu dans le monde ) n'eurent aucun caractère de vérité, & se réduisirent au mérite du style ; à quelques dialogues élégans , à quelques traits d'esprit, pâles & mourantes étincelles ; mais ces personnages sans physionomie, créés de fantaisie, frappés dans tout leur ensemble du vice héréditaire de leur origine, ne laisserent point dans la mémoire de trace distincte. Que le luxe, père de cette vaine Comédie, vante après celà le poli de l'expression ; que me font ces idées rétrécies & froides, images du cœur dont elles émanent ?

OMolier, Molier, tu n'es plus ! & à mesure que les années s'accumulent sur ta cendre, ton génie s'enfonce plus avant dans la tombe ; la même Nature que tu peignis est sous nos yeux , & nous sommes assez dégénérés, pour la voir basse & ignoble, où

tu l'appercevois vivante & riche ; c'est notre couleur qui est trompeuse & non la tienne. Au milieu de tant d'observations fines, délicates & multipliées, & avec notre esprit, tout en épigrammes & en saillies, nous ne favons plus mettre la figure en mouvement, & la placer dans le tableau. C'est que nous courons après l'enluminure, & que nous laissons-là la fierté du dessin.

Le talent est donc un instinct supérieur au raisonnement & qui supplée à toutes les combinaisons des critiques. Les Auteurs s'épuisent en réflexions innombrables, & leur Théorie transcendante aboutit à de petites créations languissantes, semblables à ces pauvres enfans à demi-ébauchés, qui portent sur un front pâle l'image d'un père efféminé. Moliere possédoit cet instinct qui crée sans disserter, & qui imprime la vie pour différentes générations. C'étoit peu, il favoit le reconnoître en autrui. Il devina le génie de La Fontaine, alors presque universellement méconnu. Despréaux & Racine se croyoient de bonne foi, supérieurs à La Fontaine ; ils le jugeoient, ils le rail-

loient , ils alloient même jusqu'à une espèce de dédain ; ces deux Ecrivains , si loin de la naïveté , ne sentirent pas son extrême mérite. Moliere , génie original , sentit La Fontaine & dit de La Fontaine & d'eux , *ils ont beau faire , ils n'effaceront pas le bon-homme*. Jugement remarquable & qui décèle un esprit clairvoyant , car une erreur générale fait illusion aussi aux hommes supérieurs. Où est l'Ecrivain de nos jours qui sache apprécier un Auteur contemporain d'une manière aussi décidée & avec un tact aussi sûr ? On est plus souvent encore injuste par insensibilité , que par envie.

En 1661 , Paris avoit cinq Théâtres , & c'étoit le moyen de donner à l'Art tout son développement. Aussi , ce furent les beaux jours de la Scène Françoisse. Les circonstances ne créent point le génie , mais elles aident à son effor. Moliere avoit un Théâtre à ses ordres ; il pouvoit essayer ses ouvrages , en voir préalablement les effets & les corriger à plusieurs reprises. Il avoit la protection du Monarque , dont le coup-

d'œil étoit fait pour l'enflammer. Il avoit des amis illustres qui chériffoient son Art. Il étoit encouragé par ces applaudissemens journaliers , qui soutiennent le Poète & lui ordonnent de nouvelles compositions. Il ne se faisoit imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois ; & les Lecteurs, favorablement disposés par le succès, en lisant ses pièces revoyoient le jeu des Acteurs. Il touchoit le revenu légitime de ses honorables travaux , & cela montoit à près de trente-mille livres par an. Il n'avoit pas à ses oreilles le bourdonnement monotone & continu de ces insectes folliculaires, qui troublent plus qu'ils ne nuisent, qu'on écrase & qui renaissent. Aujourd'hui, quiconque s'abandonne à cette carrière devenue plus difficile, espéreroit vainement quelques-uns de ces avantages.

*P. S.* J'ai rendu à la mémoire de *Montesquieu* le même hommage qu'à celle de *Molière* ; la Pièce est intitulée : *Montesquieu à Marseille* ; son impression a précédé de deux années la représentation du *Bienfait ano-*

*nyme* de *M. Pilhes*. J'avoue que je ne me suis pas vu sans peine prévenu par un Ouvrage inférieur au mien , & où l'on m'a dérobé plus d'une intention. Il m'en avoit coûté de faire parler Montesquieu , le langage de ce rare penseur étant un des plus difficiles à saisir ; *M. Pilhes* ne s'y est nullement attaché.



---

*On donnera successivement les Pièces  
du même Auteur , conformément à la  
représentation.*

*On les délivrera séparément.*

---

## PERSONNAGES.

**MOLIERE**, *Auteur Dramatique*, M. Fleury.

**CHAPELLE**, *ami de Moliere*, M. Naudet.

**LA BÉJART**, *Comédienne demeurant dans la maison de Moliere*, M<sup>de</sup> Suin.

**ISABELLE**, *filie de La Béjart*, *Comédienne*, M<sup>de</sup> Petit.

**LA THORILLIERE**, *Comédien & ami de Moliere*, M. Sainfal.

**PIRLON**, *Ennemi de Moliere*, M. La Rochelle.

**LE MARQUIS DE\*\*\***, M. Florence.

**LE COMTE DE\*\*\***, M. Dunant.

**LA FOREST**, *servante de Moliere*, M<sup>de</sup> Bellecour.

**LESBIN**, *domestique de Moliere*, M. Belmont.

*La Scène est à Paris, rue de Richelieu,  
chez Moliere.*



LA



# LA MAISON

D E

M O L I E R E ,

C O M É D I E .

---

---

A C T E P R E M I E R .

---

---

S C È N E P R E M I È R E .

M O L I E R E , *seul , assis devant une table ,  
la plume à la main.*

**C** O M B I E N la carrière de l'Homme de Lettres  
est encore rétrécie par les usages tyranniques ,  
auxquels on veut l'assujettir ! On attend de lui

A



de nouveaux Ouvrages , & on le subordonne à toutes les misères des sociétés. On veut qu'il représente dans le monde , & qu'il compose au cabinet ; c'est-à-dire , que l'on exige tout à la fois qu'il soit Auteur & homme oisif , deux choses incompatibles. . . . . Quand je ne voudrois pas écrire , le genre humain m'y forceroit par ses extravagances. . . . . Il me faut rêver à mon *Malade imaginaire* , à mon *Envieux* , à mon *Homme de Cour*. . . . . Oh ! je garde celui-ci pour le dernier. . . . . Si la mort ne me surprend point , on verra un miroir. . . . . Il est des choses que l'on pense quelquefois trop fortement pour pouvoir les écrire , & ce sont celles-là qui sont ordinairement perdues pour la postérité. J'oserais dire ce qu'on n'a pas encore dit. Il faut pour cela du courage ! Oh ! j'en ai. Une voix secrète me dit que je dois livrer la guerre aux vices. Toujours libre & maître de ma pensée. . . . . Le silence me favorise. . . . . Voici le vrai tems de la méditation. . . . . Revoyons mon plan , car c'est du plan sur-tout que dépend tout le reste. . . . Ah ! j'allois oublier. . . . j'ai trouvé , pour ma chère traduction , une image heureuse qui rend bien mieux. . . . . (*Il cherche dans ses papiers.*) Où donc est mon cahier ? . . . . Il étoit-là. . . . . Je ne le trouve point. (*Il appelle.*) Lesbin , Lesbin , Lesbin ! . . . Ce drôle-là est fait pour tourmenter ma vie. . . . Lesbin , Lesbin , Lesbin !

SCÈNE II.

MOLIERE, LESBIN.

LESBIN, *accourant.*

**M**ONSIEUR.....

MOLIERE, *en colère.*

Tu es entré dans mon cabinet ?

LESBIN.

Oui, Monsieur.

MOLIERE.

Eh quoi y faire, dis moi ?

LESBIN.

Eh ! pardi, Monsieur, ranger vos livres, vos papiers, qui sont-là jettés pêle-mêle.....

MOLIERE.

Mes papiers !..... Tu t'es donc avisé d'y toucher ?..... Réponds moi ?... Tu m'as pris un cahier comme celui-ci.

LESBIN, *riant bêtement.*

Ne voilà-t-il pas un grand mal ?..... Si c'étoit du papier blanc, à la bonne heure,

vous pourriez gronder comme vous faites : quoique nous ne sachions pas lire, nous appercevons bien ce que c'est qu'une belle écriture. . . . .

M O L I E R E.

Eh bien ! pendard ! me diras - tu si tu as pris ? . . . .

L E S B I N.

Eh bien ! oui , Monsieur , nous avons pris un papier comme celui-là , parce que nous l'avons trouvé par terre , sous votre bureau , & qu'il étoit par-tout griffonné. . . . .

M O L I E R E.

Eh ! qu'en as-tu fait , malheureux ! . . . Où est-il , où est-il ? . . . .

L E S B I N.

Ne vous mettez pas en colère : il n'est pas perdu ; nous l'avons bien employé. . . . .

M O L I E R E.

Finiras-tu , bourreau , de me dire ce que tu en as fait ? . . . . . J'en suis dans un tremblement. . . . .

L E S B I N.

Comme vous êtes pâle , pour si peu de chose ! . . . . faire un train pareil à un pauvre domestique ! . . . & vous êtes philosophe ! . . .

DE MOLIERE. 5

MOLIERE.

Mais, voyez un peu ce drôle-là !

LESBIN.

Eh bien ! vous allez le revoir , votre beau cahier où il n'y a pas tant seulement grand comme le doigt de blanc. . . . vous allez le revoir. (*Il sort.*)

---

### SCÈNE III.

MOLIERE, *seul.*

L'IMBÉCILLE ! il en aura fait quelqu'enveloppe. . . . Au moins je respire ; j'appréhendois fort qu'il ne s'en fût servi pour faire du feu. . . . Un Poème, auquel je travaille depuis tant d'années ! . . .

---

### SCÈNE IV.

MOLIERE, LESBIN. *Lesbin, entre avec une perruque toute papillotée.*

LESBIN.

LE voilà , le voilà votre papier , bien employé , je m'en vante. . . . Grondez , grondez présentement , si nous sommes en faute.

A 3

M O L I E R E ,  *dans la plus grande colere.*

Ah! le bourreau! le bourreau! je ne m'y retrouverai jamais. . . . J'en perdrai la tête. . . . Pour cela, je suis bien malheureux. . . . Que de tems! que de soins! que de peines perdues!

L E S B I N.

Il est vrai que nous avons été plus de deux heures à cette besogne; mais allez vous nier à présent que vous ne m'avez pas dit vous même ici tantôt, de la mettre en papillottes?

M O L I E R E.

Va-t-en, butor, esprit bouché, . . . va-t-en. . . . Retire-toi sur le champ, de peur que je ne t'affomme. . . .

L E S B I N ,  *à part.*

Il a le diable au corps, avec son chiffon de papier.

M O L I E R E.

Ah! quelle perte! . . . Non, je ne me possède plus: puisque c'est ainsi, . . . ( *Dans son dépit, il déchire son cahier & le jette au nez de Lesbin.*) tiens, tiens, ôte-moi tout, tout cela de dessous les yeux. . . . Brûle, brûle tout, que je n'en revoie jamais un seul morceau, . . . pas un seul morceau, entends-tu? ou je te chasse. . . . Et si jamais tu oses toucher au moindre de mes papiers. . . . Mais j'aurai toujours la clef sur moi. . . .

LESBIN.

Monfieur.

MOLIERE, *le menaçant.*

Si tu ne t'en - vas pas tout de fuite. . . .  
Prends garde. . . . Réplique, réplique un feul mot.

LESBIN, *ramaffant les morceaux de papier.*

Mais attendez du moins que j'emporte tout. . . .  
( *A la porte.* ) Donnez-vous bien de la peine à  
mettre fa perruque en papillottes ! . . . voilà  
comme on vous traite.

S C È N E V.

MOLIERE, *feul.*

C'EN est donc fait de mon Poème chéri. . . .  
Je faisois cette traduction avec tant de volupté !  
j'avois rendu plusieurs morceaux fi heureuse-  
ment ! . . . Il règne dans ce *Lucrece* une fi belle  
philosophie, fi bien d'accord avec mes pen-  
fées. . . . Ah ! qu'il me faut de courage pour  
supporter cet accident ! . . . Mais je me fuis  
trop abandonné à ma première vivacité. . . . Il  
ne m'eût peut-être pas été impossible d'en re-  
trouver la plus grande partie. . . . Oui, en raf-  
semblant avec patience les fragmens. . . . Et  
d'ailleurs, à quoi fert de brûler l'autre moitié. . . .  
Lesbin, Lesbin ! . . .

---

---

**S C È N E V I.****M O L I E R E , L E S B I N .****L E S B I N ,** *derrière le Théâtre.***M** O N S I E U R .**M O L I E R E .**

Rapporte-moi tout ce que tu as ramassé, & jusqu'au moindre petit morceau ; entends-tu ? que rien ne se perde ?

**L E S B I N ,** *entrant.*

Quoi ! Monsieur, ce que vous venez de déchirer tout à l'heure ?

**M O L I E R E .**

Oui, oui, dépêche-toi de me tout rapporter.

**L E S B I N .**

Ah ça ! Monsieur, si vous le faites exprès, vous n'avez qu'à dire. . . . Vos lubies à la fin me feront tourner la cervelle.

**M O L I E R E ,** *avec une colère concentrée.*

Je parie qu'il a déjà tout brûlé.

DE MOLIERE. 9

LESBIN.

Mais n'ai-je pas bien fait? . . . . d'après  
votre ordre.

MOLIERE.

Est-il possible ! ah Ciel !

LESBIN.

(*A part.*) Ah ! quel homme , quel homme !  
(*Haut.*) Comment , ne m'avez-vous pas dit de  
brûler tout , & sous peine? . . .

MOLIERE.

Oui , oui , maraud , oui , je te l'ai dit : tu  
as bien fait ; à merveille , butor. . . . Va-t-en  
& laisse-moi en repos : sortiras-tu bien vite.

LESBIN, *en sortant.*

Oh ! que de patience il faut avoir !

---

## SCÈNE VII.

MOLIERE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

BONJOUR, Moliere.

MOLIERE.

Bonjour , Chapelle.



C H A P E L L E.

Qu'est-ce donc ? vous voilà de bien mauvaise humeur.

M O L I E R E.

Il est vrai.

C H A P E L L E.

Tous les jours un visage plus sombre ! mais quel contraste , mon ami , entre votre personne & vos écrits ! . . . Tandis que votre génie divertit toute la France , il ne vous inspire pour votre compte que des idées mélancoliques . . . Allons , prenez sur vous de la gaîté . . . Il n'y a que cela de bon.

M O L I E R E.

Croyez-vous que je puisse être comme vous , toujours disposé à la joie & à la dissipation ?

C H A P E L L E.

Eh ! qui vous en empêche ?

M O L I E R E.

Ce que j'ai en tête.

C H A P E L L E.

Eh bien ! n'écrivez plus . . . Laissez-là le Théâtre. Je ne voudrais pas , moi , de la gloire d'Homere , s'il falloit cesser d'être libre & heureux.

M O L I E R E.

Oh ! si je n'étois pas engagé dans la carrière... Mais je vous le dis , s'il falloit recommencer , j'aimerois mieux , voyez-vous , porter le mousquet , traîner une besace , que de continuer la cruelle vie d'avoir des Comédies à faire , & des Comédiens à conduire.

C H A P E L L E.

Mais quel motif vous a inspiré ce prompt dégoût ? qu'avez-vous , Moliere ?

M O L I E R E.

J'ai... comment vous le dire , vous qui riez de tout !

C H A P E L L E.

Et voilà ce que valent à peu près les choses de ce monde.

M O L I E R E.

Le public devient plus que jamais inconcevable dans ses jugemens ; il obéit à des mouvemens aveugles dont il ne se rend pas compte.

C H A P E L L E.

Il est ainsi.

M O L I E R E.

Et puis les persécutions de mes ennemis ,

leurs fourdes intrigues , leurs cabales , leur triomphe enfin , malgré qu'on les connoisse pour ce qu'ils sont.

C H A P E L L E .

Ah ! j'entends . . . . la défense de représenter l'*Imposteur* est un poids , dont vous ne pouvez vous délivrer.

M O L I E R E .

Eh ! prétendez-vous que je demeure calme à un pareil revers ? une Pièce annoncée depuis si long-tems , le public assemblé , la salle éclairée ; un quart-d'heure avant la représentation , arrive comme un coup de foudre , l'ordre fatal , l'ordre du Roi.

C H A P E L L E .

Mais le Roi , à ce qu'il me semble , avoit déjà interdit une fois cette Comédie : il y avoit donc une témérité inouïe à violer son ordre , & vous êtes coupable . . . .

M O L I E R E , *vivement.*

Je ne suis point coupable. Le Roi , après la défense , avoit voulu lire la Pièce : l'ayant lue , il l'avoit approuvée ; sa justice avoit daigné lever l'interdiction. Malheureusement la permission n'étoit que verbale : il partit pour la Flandre , où ses conquêtes l'occupent tout entier ; mes ennemis ont profité de son éloigne-

ment pour m'opposer de nouveaux obstacles. Mais j'ai dépêché vers Sa Majesté un homme intelligent & zélé, & j'attends, d'un moment à l'autre, la permission telle qu'on l'exige.

C H A P E L L E.

A la bonne heure, il faut . . . . attendre....

M O L I E R E.

Que vous parlez fort à votre aise ! S'il y a tant de mauvais consolateurs, c'est que chacun console selon son caractère, & non selon le caractère du malheureux.

C H A P E L L E.

Mais vous avouerez aussi que vous avez été bien imprudent, en allant démasquer d'une main violente, cette espèce d'hommes dangereux, que vous auriez dû ménager.

M O L I E R E.

Ménager, dites-vous ? ménager ! Oh ! que je suis loin de vos idées ! . . . Eh ! contre qui écrire avec force, s'il vous plaît ? Ce sont-là les vrais ennemis de la société. Ils se glissent jusques chez moi ; un Pirlon me calomnie dans mes propres foyers. C'est presque se ranger dans la classe des méchans que de leur pardonner. Il est bien incroyable qu'on me blâme par où je mériterois quelques louanges. Qu'y a-t-il de plus funeste au monde, que l'hypocrisie ?

C H A P E L L E.

Vous avez raison ; mais je voudrois vous voir plus calme : vous nous donnez au Théâtre des scènes plaisantes , & dans l'intérieur de votre maison , vous n'enfantez pour votre compte que des pensées lugubres.

M O L I E R E.

J'étudie les hommes , & depuis que j'apprends à les connoître , & à lire dans leurs cœurs , je puis faire rire sans doute ; mais , s'il faut l'avouer , je n'ai plus envie de rire.

C H A P E L L E.

Tant pis , il n'y a que cela de bon ici bas. J'ai trop d'esprit , moi , pour me sacrifier à des hommes qui sont au moins ingrats , quand ils ne sont pas cruels. . . .

M O L I E R E.

Vous auriez tort. . . . N'êtes-vous pas l'oracle des souters ?

C H A P E L L E.

Je m'en vante. . . . Le plus beau jour de ma vie fut celui , où j'enivrai le sévère Despréaux qui declamoit contre le vin. . . . Oh ! je n'obtiendrai jamais sur vous cette victoire.

M O L I E R E.

Je n'ai ni vos loisirs , ni vos goûts.

## C H A P E L L E.

On se les donne : moi , né pour l'indépendance & la liberté , plus sensible aux plaisirs qu'à la gloire , j'ai préféré les douceurs d'une vie libre & voluptueuse à la contention , ou plutôt à l'inutilité de l'étude. Imitiez-moi. . . . la promenade , la conversation , la table ; voilà ce qui s'appelle vivre. . . . Le reste est folie. Quelle sorte de jouissance trouvez - vous dans cette gloire , que vous me vantez à tout propos ?

M O L I E R E , *souriant.*

Oh ! c'est-là notre secret.

## C H A P E L L E.

Pauvre ami ! que vous achetez cher cette réputation , qu'on vous conteste encore ! Livré d'un côté aux critiques impitoyables , harcelé de l'autre par la satire insolente , tout , jusqu'à l'histoire de votre maison , devient l'objet de la maligne curiosité du public.

M O L I E R E.

Comment ?

## C H A P E L L E.

On parle des femmes que vous avez chez vous , de la mère , de la fille ; la mère est jalouse , la fille est amoureuse. . . .

M O L I E R E.

Paix , mon ami , de la discrétion !

C H A P E L L E.

Ne craignez rien ; mais comptez - vous vous marier . . . là , sérieusement ?

M O L I E R E.

Oui ! . . . J'aime . . .

C H A P E L L E.

Vous voulez épouser pour autrui . . .

M O L I E R E.

Cruel ami !

C H A P E L L E.

On épouse la beauté ; son charme disparoit bientôt , mais son danger subsiste aussi long-tems qu'elle . . . Point de femmes , point de vers , que ces vers inspirés qu'on fait là malgré soi . Liberté , bonne table , propos joyeux , telles sont les jouissances de la vie : c'est bien assez pour l'infortune , que d'être auteur ; mais vouloir encore épouser . . . Oh ! il n'y a plus de vœux à faire pour votre bonheur , mon cher Moliere ! . . . Adieu . Horace buvoit le falerne , qu'il vous en souviennne . . . On n'est heureux que le verre à la main . Apollon n'est qu'un vendeur de fumée .

M O L I E R E.

MOLIERE.

Oui , mais de cette fumée-là , n'en a pas encore qui veut.

SCÈNE VIII.

MOLIERE, *seul.*

**E**T nous sommes amis, quoique aussi opposés dans nos goûts ! . . . Mais on passe si rapidement sur la terre, qu'on n'a que le tems de prendre ses amis , & non de les choisir . . . Isabelle ne vient point . . . Elle seule écarte les chagrins qui n'assiègent ; & quand je la vois, il me semble que tout s'éclaire autour de moi.

SCÈNE IX.

MOLIERE, ISABELLE.

ISABELLE, *se montrant.*

**P**UIS-JE entrer ?

MOLIERE, *allant à elle.*

Hé ! je ne désire, je ne veux, je n'appelle que vous . . . Mais qu'y a-t-il ? . . . Vous tremblez . . .

B



I S A B E L L E.

Oui, je crains toujours que maman ne nous surprenne. . . Elle est sans cesse sur mes pas.... Si elle alloit découvrir que nous nous aimons....

M O L I E R E.

Qui le lui diroit ? d'où s'apercevrait-elle ?

I S A B E L L E.

Si elle ne devine pas vos sentimens, elle pourra pénétrer les miens.

M O L I E R E.

Eh ! pourquoi l'iroit-elle plutôt dans votre cœur ?

I S A B E L L E.

Parce que j'aime plus que vous n'aimez.

M O L I E R E.

Je vous ai fait le serment que je n'aurai point d'autre femme que vous ; je le remplirai. . . . Mais j'ai à ménager votre mère : elle est d'un caractère emporté, violent & jalouse de vos charmes ; pour tout dire, en un mot, je la crois votre rivale.

I S A B E L L E.

Je le fais, & voilà ce qui m'allarme.

M O L I E R E.

Allez, vous êtes une enfant. . . . Ne fûtes-

D E M O L I E R E . 19

vous pas dans tous les tems l'objet de ma tendresse ?

I S A B E L L E , *effrayée.*

O ciel ! . . . je vous l'avois bien dit , qu'elle étoit toujours sur mes pas . . . . Je l'entends . . . elle va me maltraiter , si elle nous rencontre tête à tête .

M O L I E R E .

Ne vous troublez point . . . . Avez-vous un rôle dans votre poche ?

I S A B E L L E .

Oui ! j'ai celui de Marianne .

M O L I E R E .

Bon ! . . . Vîte , commencez vers le milieu . . . Je vous gronderai un peu , autant que je le pourrai du moins .

---

## S C È N E X .

LA BÉJART , *dans le fond* , M O L I E R E ,  
I S A B E L L E , *faisant le rôle de Marianne.*

M O L I E R E , *faisant le rôle d'Orgon.*

**C'**EST parler sagement ; dites-moi donc , ma fille ,  
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille ,

*Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous seroit doux,  
De le voir par mon choix devenir votre époux.  
Eh. . . .*

M A R I A N N E.

*Eh !*

O R G O N.

*Qu'est-ce ?*

M A R I A N N E.

*Plait-il ?*

O R G O N.

*Quoi ?*

M A R I A N N E.

*Me suis-je méprise ?*

O R G O N.

*Comment ?*

M A R I A N N E.

*Qui voulez-vous, mon père, que je dise,  
Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux,  
De voir par votre choix devenir mon époux ?*

M O L I E R E, *du ton de la réprimande.*

Mademoiselle, mademoiselle, vous avez une tête, une tête ! . . . Soyez donc, je vous prie, plus attentive, & appuyez davantage. . . . Votre étourderie pourroit s'étendre jusques sur la scène, & le parterre alors. . . . Vous le savez, il prend de l'humeur. . . . Recommencez; je ne suis pas content de ce ton-là. . . . Allons, point de mine; songez, mademoiselle, que c'est pour votre bien.

M A R I A N N E.

*Qui voulez-vous , mon père , que je dise ,  
Qui me touche le cœur & qu'il me seroit doux  
De voir par votre choix devenir mon époux ?*

M O L I E R E.

Bien. *Tartuffe*. . . . (*Se retournant comme  
par hasard & saluant la Béjart.*) Pardon ,  
Madame , je ne vous avois point apperçue. . . .  
Nous répétions la scène entre Marianne & Or-  
gon. . . . Voici le rôle qu'elle ne tient pas encore  
à ma fantaisie ; mais cela viendra. . . .

L A B É J A R T.

Mais quelle nécessité, je vous prie, de répé-  
ter un rôle pour une Comédie défendue, &  
qu'on ne jouera jamais.

M O L I E R E.

Madame , y pensez-vous ? D'un moment à  
l'autre elle peut être représentée ; nous en avons  
du moins l'espérance. Ne m'ôtez pas l'agréable  
certitude, qu'au retour de notre cher camarade,  
la justice & la bonté du Roi auront donné un  
libre cours à nos talens. . . . Il est donc de  
la prudence d'être en état de répondre à l'attente  
du public , toujours avide de nouveautés.

L A B É J A R T.

Et vous , Mademoiselle , qui vous a permis

de venir ici répéter avec Monsieur, un rôle sans mon aveu?

M O L I E R E.

Ah ! pardonnez-lui, Madame ; je n'ai que ma pièce en tête, & j'avois fait prier Mademoiselle, de vouloir bien descendre, afin qu'en cas de succès auprès du Roi, rien ne pût retarder la représentation.

L A B É J A R T, *à sa fille.*

Sortez, Mademoiselle.

I S A B E L L E, *à voix basse.*

Vous me grondez, & c'est assurément pour rien.

L A B É J A R T.

Que dites - vous - là ? vous murmurez, je crois ?

I S A B E L L E.

Maman, je continuois tout bas mon rôle.

L A B É J A R T.

Je vous défends dorénavant de répéter vos rôles avec d'autres qu'avec moi.

I S A B E L L E.

Mais, maman, Moliere est l'auteur de la pièce ; hé ! qui donc pourra m'enseigner mieux que lui ce que je dois faire ?

Sortez, raisonneuse , & ne répliquez pas.

---

S C È N E X I.

M O L I E R E , L A B É J A R T.

L A B É J A R T.

**M**AIS avez-vous entendu , comme elle répond ?

M O L I E R E.

Faites-lui grace , Madame : pourquoi voulez-vous aussi m'ôter la gloire de la former à la déclamation ?

L A B É J A R T.

Je crains que ma fille ne soit pas aussi simple que vous me le dites ; & je pense vous connoître enfin l'un & l'autre.

M O L I E R E.

Je ne comprends point. . . .

L A B É J A R T.

Puisqu'il faut vous parler plus clairement , vous commencez à la regarder avec trop de tendresse.

M O L I E R E.

Je l'aimai dès son enfance.

Votre conduite avec elle a pris un nouveau caractère, & qui me feroit penser. . . .

M O L I E R E.

Je l'ai toujours regardée comme si elle étoit ma fille.

L A B É J A R T.

Soyez franc; & si vous l'aimez en galant homme, déclarez-le à sa mère.

M O L I E R E.

(*A part.*) Quelle ruse de femme!... (*Haut.*)  
Moi, vous le savez, je la vois, je la chéris, je la traite en père.

L A B É J A R T.

Si vous la chérifiez, pourquoi tardez-vous à lui assurer un sort?

M O L I E R E, *vivement.*

Vous voulez la marier, Madame?

L A B É J A R T.

(*A part.*) Comme il m'échappe! (*Haut.*)  
Non, elle est trop jeune.

M O L I E R E.

Je crois qu'elle est dans l'âge, où l'on peut accepter un époux. . . . Je l'établirai. . . . Que puis-je faire de plus?

D E M O L I E R E. 25

L A B É J A R T.

Mais vous pourriez lui servir de père.

M O L I E R E.

C'est bien-là mon dessein. . . . Nommez-moi celui qui pourroit lui convenir.

L A B É J A R T.

Vous êtes un ingrat , Moliere , vous ne voulez pas m'entendre : gardez-vous de la première jeunesse. Il vous faut , croyez-moi , une femme qui ne soit pas un enfant , une femme sensée , qui vous apporte dot de fidélité , de tendresse & de flexibilité dans l'humeur : vous n'êtes pas un homme aisé à vivre.

M O L I E R E.

Aussi , Madame , le mariage me fait une peur!...

L A B É J A R T.

C'est-là un autre tort. . . . Le lien ne doit pas vous épouvanter , mais bien le choix. A quoi vous sert cette raison , que vous déposez dans vos ouvrages , si elle ne vous apprend pas à discerner les cœurs , qui vous sont vraiment attachés? . . . Egaré par une fantaisie passagère , vous pourriez faire une folie , qui seroit le malheur de toute votre vie : prenez y garde. Ce conseil que je vous donne , est dicté par le désir de vous voir heureux : je fais mieux que vous peut-être ce qu'il vous faudroit.



M O L I E R E.

Eh bien ! Madame , lorsqu'il s'agira de faire un choix, je vous consulterai.

L A B É J A R T.

( *A part.* ) Avec quelle adresse il élude sans cesse ! ( *Haut.* ) Vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir écoutée.

M O L I E R E.

J'en suis convaincu : plus l'on avance dans la vie, plus on est en état d'apprendre aux autres l'art de vivre.

L A B É J A R T , *'piquée.*

Il ne s'agit point ici de la prudence que donne le nombre des années , Molière ; beaucoup d'hommes avancent en âge , sans devenir plus sages ni plus prudens.

M O L I E R E.

J'aime ce trait d'enjouement ; il me fait sortir du sérieux où je tombois. . . . ( *Avec exclamation.* ) Ah ! Madame, voici notre cher la Thorillière.



---

SCÈNE XII.

MOLIERE , LA BÉJART , LA  
THORILLIERE, *en habit de campagne.*

LA THORILLIERE, *embrassant Moliere.*

**B**ONNES nouvelles ! bonnes nouvelles ! (*Ti-  
rant un porte-feuille.*) Tenez, voici l'ordre signé  
de la main du Roi , qui révoque , qui anéan-  
tit la fatale interdiction.

MOLIERE , *lui sautant au cou.*

Vous me rendez l'ame , la vie , le courage....  
Ah ! mon cher ami ! ah ! le grand Monarque !  
je consacre ma vie entière à ses divertissemens....  
Je suis payé , récompensé de tous mes travaux....  
Hola quelqu'un. (*Lesbin paroît.*)

---

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LESBIN.

MOLIERE , à *Lesbin.*

**A**LLEZ vite ; que l'on arrache les affiches ,  
que l'on en fasse de nouvelles , que l'on annonce  
pour ce soir la représentation de *l'Imposteur*....

Ah! ah! Messieurs les fourbes , je vous tiens !  
Voici mon tour ! . . . Quelle rumeur dans leur  
fainte cohorte ! Eh ! va donc.

L E S B I N.

Oui , Monsieur , nous allons arracher les  
vieilles affiches , & crier au coin des rues de  
toutes nos forces ; *ce soir on donnera l'Imposteur*  
*& par ordre du Roi : en criant , par ordre du*  
*Roi !* N'est-il pas vrai , Monsieur , que je ferai  
bien de répéter cela à tous les passans , afin que  
toute la ville le fache ?

M O L I E R E.

Oui ! cours , cours ; que ta voix perce l'o-  
reille & le cœur de mes ennemis ; qu'ils pâlis-  
sissent à cette annonce imprévue. (*Lesbin sort.*)

## S C È N E X I V.

M O L I E R E , L A B É J A R T , L A  
T H O R I L L I E R E.

M O L I E R E.

**J**E ris déjà en voyant leurs physionomies s'al-  
longer , quand ils liront les affiches nouvelles.  
(*A la Béjart.*) Et vous , Madame , ne perdez  
pas un seul instant ; allez répéter votre rôle avec  
votre fille . . . . Songez sur-tout à notre dernière

conversation; elle rouloit sur les convenances toujours trop oubliées sur la scène.

LA BÉJART, *un peu piquée.*

Je fais , . . . je fais , Moliere . . .

MOLIERE , *frappant du pied.*

Vous savez , . . . vous savez , . . . de grace songez-y ; point de parure , point d'ajustement : le public n'a pas besoin de vos atours ; ne savez-vous pas que vous êtes incommodée dans la pièce?

LA BÉJART.

Mais , a-t-on jamais pris garde avant vous à de pareilles minuties ?

MOLIERE.

Madame , tout ce qui altère la vérité est de la plus grande conséquence. Le costume aide à l'illusion autant que le jeu , & comme un rien détruit cette illusion précieuse , rien n'est à négliger.

LA BÉJART.

Vous avez raison , Moliere ; je vais tout employer pour vous satisfaire & vous prouver mon attachement. (*A part.*) Que je m'estimerois heureuse , si à force de soin , je pouvois épouser cet homme illustre , & porter bientôt le nom de Moliere.

## S C É N E X V.

M O L I E R E , L A T H O R I L L I E R E .

M O L I E R E .

M O N ami , je suis au comble de mes vœux ;  
mais je brûle d'entendre quelques détails.

L A T H O R I L L I E R E .

J'ai présenté votre requête au Roi ; il l'a reçue , & après l'avoir lue , il a souri , & voici ses paroles : *Dites à Moliere qu'il sera content ; que je déteste l'hypocrisie , & que je ne trouve pas mauvais que les coupables soient immolés en plein théâtre.*

M O L I E R E .

Ces paroles me consolent ; j'en avois besoin , mon ami ; j'étois abattu sous l'effort de cette cabale abominable . . . Et puis cette foule d'envieux , . . . de détracteurs.

L A T H O R I L L I E R E .

Bravez tous ces ennemis , qui disparaîtront demain . Vous avez créé la Comédie : vous en avez fait un miroir immortel , devant lequel le vice & le ridicule ont reculé de surprise & d'effroi . Eh ! ne vous rappelez-vous plus ces applaudissemens , qui ont soutenu , encouragé vos premiers efforts ?

MOLIERE, *avec une joie concentrée.*

Ce dont je me souviendrai toujours avec une douce émotion, mon ami, c'est la voix de ce vieillard, qui, perçant le bruit tumultueux du parterre, me cria, à ma première pièce: *courage, courage, Moliere, voilà la bonne comédie; en vérité, c'est à cet homme-là que je dois tous mes succès.*

LA THORILLIERE.

Eh bien donc je vous répéterai, comme le vieillard du parterre, & à plus juste titre encore: *Courage, courage.*

MOLIERE.

Oui, oui, courage; il me manque en vérité. . . . Les indignes rivaux qui m'opposent de viles parades, que le public applaudit, tout en les méprisant. . . .

LA THORILLIERE.

Il n'est pas possible que ces rivaux l'emportent, après les modèles que vous avez tracés.

MOLIERE.

Je frappe ceux que les loix ne peuvent atteindre: j'aide à leur impuissance. C'est pour l'intérêt général que je combats; & quand l'écrivain a pour soi la vérité, l'honneur, la vertu, que ses armes sont fortes & puissantes!

Armes dignes de vous, dignes de l'homme qui ne reçut du Ciel le talent de peindre, que pour imprimer au vice les plus odieuses couleurs. . . . Venez, & soyez sûr que c'est un laurier plus verd encore que les précédens, qui va ceindre votre tête.

*Fin du premier Acte.*

ACTE



## A C T E I I I.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

PIRLON, LA FOREST.

P I R L O N.

*(Il s'avance à pas de loup sur la pointe du pied, regarde de côté & d'autre, écoute à une porte, regarde par le trou de la serrure, & revient précipitamment à la porte, où il frappe quelques coups à petit bruit.)*

**H**O LA quelqu'un!.... Y a-t-il quelqu'un ici? *(La Forest paroît.)* J'ai frappé avant d'entrer.... Me préserve le ciel de vouloir surprendre!....

L A F O R E S T.

Votre servante, Monsieur Pirlon. Voilà tantôt un Carême qu'on ne vous a vû.

P I R L O N.

Avec votre permission, honnête & belle demoiselle.... Votre maître est-il parti?

C



Oui, Monsieur; tous les matins à cette heure-ci, notre maître va au Théâtre faire des répétitions....

P I R L O N.

L'intérêt que je prends à lui... O ciel!...  
Pauvre infortuné!

L A F O R E S T.

Que voulez-vous dire, Monsieur? que lui seroit-il arrivé?

P I R L O N.

Si vous aimez votre Maître....

L A F O R E S T.

Si je l'aimons!... de tout notre cœur.

P I R L O N.

Hélas! c'est un homme perdu.

L A F O R E S T.

Notre maître, un homme perdu!

P I R L O N.

Oui, ma fille..... je l'ai vue cette affiche scandaleuse, qui offense le ciel. Il ose jouer des gens de bien, sous le nom d'hypocrites..... Le ciel aveugle ceux qu'il veut frapper en sa colère.....

## L A F O R E S T.

Mais, Monsieur, si c'est pour cette nouvelle Pièce qu'on va donner aujourd'hui, que vous le regardez comme tant coupable, je vous assure bien qu'il n'y a point de mal dans tout cela. Il nous l'a lue, afin que vous le sachiez, & le tout d'un bout à l'autre; & c'est bien bonnement dit.

## P I R L O N.

Ah! la Forest, la Forest!... vous ne connoissez pas le monde... vous êtes loin de soupçonner les scélérates ruses de votre maître. Sachez qu'il est agité de l'esprit malin qui l'inspire nuit & jour.....

## L A F O R E S T.

Oui! il est malin, c'est bien vrai ça; il est malin, mais il n'est pas du tout méchant,

## P I R L O N.

Lui, c'est un démon.

## L A F O R E S T.

Comment entendez-vous cela?

## P I R L O N.

Semer de porte en porte de pieux conseils & se mettre au fait de l'intérieur des maisons, pour mieux appliquer le remède au mal, c'est, selon lui, chercher à brouiller les maris & les

femmes , à séduire les épouses & les filles ; prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin , & s'assurer qu'ils le rendront exactement , afin d'être en état de le prêter à d'autres, c'est usure ; prendre les intérêts du ciel , si fréquemment blessés dans ces jours de corruption , c'est servir ses propres intérêts ; donner des avis salutaires aux pères sur le dérèglement de leurs enfans , c'est vouloir , par un adroit coup de main , s'approprier leur héritage.... Un peuple volage l'écoute , l'environne , applaudit à ses bons mots. L'esprit , ma très-chère fille , est si dangereux , quand la soumission du cœur ne l'accompagne point. Plût à Dieu qu'il eût celle-ci ! Je n'en dirai point davantage ; le zèle seul me transporte.... Que le ciel l'éclaire , le change , & lui fasse miséricorde.

## L A F O R E S T.

Mais, Monsieur, vous nous faites vraiment peur, en nous parlant de ce ton-là.... Vous roulez des yeux terribles.... Ah! mon Dieu!

P I R L O N, *d'un ton véhément.*

Tremblez, tremblez pour votre maître : non-seulement il irrite le ciel , mais il va tomber encore sous la colère du Roi.

## L A F O R E S T.

Sous la colère du Roi!.... Ah! tout mon sang se fige....

P I R L O N.

Cet ordre dont il se vante, il a eu l'audace de le supposer. Oh! il payera de sa tête cette témérité, & les personnes qui tiennent à lui, feront toutes enveloppées dans sa disgrâce.

L A F O R E S T, *jettant un cri.*

Miséricorde! . . . . ah! Monsieur, je vous assure que nous sommes bien innocente de tout ce qu'il a fait.

P I R L O N.

Pas tant, pas tant que vous l'imaginez, ma fille. . . . vous le servez à table.

L A F O R E S T.

Oui.

P I R L O N.

Vous contribuez à l'entretien de sa personne.

L A F O R E S T.

Oui.

P I R L O N.

Vous le soulagez quand il est malade?

L A F O R E S T.

Oui! c'est bien notre devoir.

P I R L O N.

De votre propre aveu vous avez pris goût à la lecture de ses pièces.

C 3



Oui, il aime par fois à nous les lire, & je lui difons notre avis, franc & net.

P I R L O N.

Et cela ne vous fait pas de peine à entendre?

L A F O R E S T.

Oh! tout au contraire, je rions, & notre maître... allez, il est bien content, quand il nous voit rire.

P I R L O N.

Vous avez ri?

L A F O R E S T.

Eh! qui s'en empêcheroit?..... c'est par fois si drôle.

P I R L O N, *avec véhémence.*

Allez, vous êtes la complice de ses œuvres.

L A F O R E S T.

Nous!... Est-il possible, bon Dieu!

P I R L O N.

Vous êtes coupable d'avoir ri... Hé! quelle pièce vous a-t-il lue? Voyons. Seroit-ce cette abominable Comédie, où il joue un honnête personnage, sous le nom d'imposteur?

L A F O R E S T.

Ah! ah! n'est-ce pas celle-là où il y a un homme qui dit tout ce qu'il n'a pas dans le cœur? j'avons dit, celui-là ressemble à des gens de notre connoissance.

P I R L O N.

Le scélérat!... Vous êtes sous un bien funeste toit... Je veux vous en tirer, afin que le châtement ne s'étende pas jusqu'à vous, & vous placer chez un homme très-riche, qui ne tardera pas à faire son testament, & qui en attendant vous donnera de bons gages.

L A F O R E S T.

Mais, notre maître nous en donne de fort bons.

P I R L O N.

Ce vieillard, dont je vous parle, écoutez bien, n'a ni enfant, ni héritier... Vous devez le préférer à Moliere, qui mène une vie si scandaleuse.

L A F O R E S T.

Je ne voyons point cela... Il est par-fois un peu grondeur, le cher homme! mais, pardi! c'est-là son seul défaut... Du reste, bon, humain, charitable.

Moliere , charitable !

L A F O R E S T .

Pardi ! nous le savons bien peut-être. . . . .  
 Il y a toujours dans son cabinet des gens bien  
 misérables , presque nus , à qui il baille de  
 l'argent & des habits. . . . Dernièrement encore  
 en revenant d'Auteuil , il rencontre un pauvre ;  
 ne voilà-t-il pas qu'il lui met dans la main un  
 louis ? Celui-ci tout émerveillé , court après lui :  
*Ah , mon bon Monsieur , vous vous êtes sûre-*  
*ment trompé ; ce n'est pas là du cuivre , c'est de*  
*l'or. . . .* Tiens , en voilà un second , repartit  
 bravement notre maître ; & tout le long du jour ,  
 il ne cessoit de dire. *Où la vertu va-t-elle se*  
*nicher. . . . .*

P I R L O N , *lui présentant une bague.*

Voici une bague , ma fille , dont je veux vous  
 faire présent ; prenez. . . . Je vous assure que  
 tout le monde est révolté de sa conduite.

L A F O R E S T , *prenant la bague.*

Il est bien vrai que le monde jase un  
 tantinet.

P I R L O N .

Ne vous a-t-il pas fait quelquefois quelques  
 petites agaceries ?

L A F O R E S T.

Qu'est-ce que cela veut dire, s'il vous plaît?

P I R L O N, *d'un air caffard.*

Là, de ces petites careffes....

L A F O R E S T.

Non, non, Monsieur, il a toujours respecté notre vertu; & d'ailleurs, quoique pauvre servante, j'aurions.....

P I R L O N, *lui présentant un étui.*

Prenez cet étui..... Je vous dispense de répondre sur ce chapitre.... toute fille..... je m'entends.... Mais ces deux femmes, la mère, la fille: songez-y bien, ne mentez point ici; ce n'est plus pour votre compte..... Rappeliez-vous tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez soupçonné, tout ce qu'on a pu dire, imaginer, répéter....

L A F O R E S T.

Mais il les aime toutes deux, à ce qu'on dit autour de nous.

P I R L O N, *avec exclamation.*

Toutes deux!... eh! l'infâme... le pécheur!

L A F O R E S T.

Cependant, Monsieur, je n'avons aucun témoignage.



P I R L O N.

Point de *cependant*, ma fille, l'inceste est prouvé.... Eh ! dites-moi, Molière ne crie-t-il pas souvent dans sa maison, ne gronde-t-il pas ses domestiques, comme vous-même le disiez tout à l'heure ?

L A F O R È S T.

Oui, cela arrive parfois.... si l'on vient à l'interrompre, lorsqu'il est rencogné dans son cabinet, où il griffonne des heures entières ; allez, allez, c'est alors un beau train.

P I R L O N, *avec emphase.*

Le voilà, le voilà l'homme atrabilaire, misanthrope, infociable, fougueux, emporté, irascible, qui ne fait point mettre un frein à sa colère, & qui veut gourmander les passions d'autrui.... Mon enfant, où êtes-vous ? Bon Dieu ! dans quel séjour ! Il vous arriveroit avant peu quelque grand malheur.... Et vos profits sont de combien ?....

L A F O R È S T.

Cela va à quatre écus par mois.

P I R L O N, *en levant les épaules.*

Quatre écus par mois ! Vous en aurez dix dans la sainte maison où je veux vous faire entrer dès ce soir....

L A F O R E S T.

Dix écus par mois ! bien vrai ? oh ! je vas demander mon congé. Dix écus pas mois ! . . . Hé ! tenez , entre nous , je sommes lasse d'obéir aux caprices de deux femmes , qui tant que la matinée dure , ne font que considérer leur figure dans le miroir , & qui nous grondent après ; quand par hasard je nous y regardons . . . Dix écus de profits par mois ! . . . Il faut que je vous disions encore quelque chose pour cela . . . Il m'est avis que notre maître n'aime point la mère , mais beaucoup , beaucoup la fille . . .

P I R L O N.

Le pécheur ! & comment distinguez - vous qu'il la préfère ?

L A F O R E S T.

C'est que nous les entendîmes l'autre jour par mégarde , qui parlemoient tous bas pour se marier ensemble ; mais il faut qu'ils attendent , disoient-ils , à cause de la mère qui voudroit se marier en place de sa fille . . . N'allez rien dire de tout ceci , au moins , (*elle fait quelques pas , & revenant*) dix écus par mois ! . . .

P I R L O N.

Oui ! mon enfant , sans compter les étrennes.

Oh ! quel plaisir ! (*à part.*) Servir un homme coufu d'or, qui est seul, un vieux sans dent, un béquillard qui fera bientôt son testament . . . . Notre fortune est faite, & de ce coup-ci j'épouferons un rat de cave. Votre feryante, Monsieur, bien obligé, bien obligé.

---

## S C È N E I I .

P I R L O N , *feul.*

**M**OLIERE nous met audacieusement sur la scène, & nous resterions les bras croisés ! Vous en ferez puni, Monsieur l'Auteur ! . . . Difons d'abord que c'est un impie, un réprouvé, un scélérat, un débauché : ensuite femons la difcorde entre les deux femmes ; mais pour bleffer Moliere par l'endroit le plus fenfible dans fon orgueil effrené, diabolique, empêchons, empêchons furtout que fa Pièce ne foit représentée ; ou fi elle l'est, faisons-la tomber sous les fifflers d'une faine cabale.



SCÈNE III.

PIRLON, ISABELLE.

ISABELLE, *en entrant.*

AH! c'est vous, Monsieur Pirlon.

PIRLON.

Vous voyez devant vous, Mademoiselle, le plus humble de vos serviteurs.

ISABELLE.

Il y a long-tems qu'on ne vous a vu: c'est ce que maman disoit encore hier au soir.

PIRLON.

La charité agissante consume bientôt le peu de tems qu'on peut avoir à soi: si vous me voyez ici, c'est pour votre bien, Mademoiselle, pour votre salut.

ISABELLE.

Pour mon salut, Monsieur? qu'avez-vous donc à me dire?

PIRLON.

Ecoutez, ma chère enfant, les momens sont précieux; fasse le ciel qu'éclairée par mes

discours, vous sachiez en profiter.... Si Moliere rentroit....

I S A B E L L E, *avec intérêt.*

Que dites-vous de Moliere?

P I R L O N.

Vous avez quelque penchant pour lui?

I S A B E L L E.

Qui vous a dit cela, Monsieur?

P I R L O N.

Ne prenez pas la peine de vous déguiser; vous vous tromperiez vous-même, en voulant tromper.

I S A B E L L E.

Eh bien! quand ce que vous dites feroit fondé.....

P I R L O N.

Ce feroit pour vous un grand malheur; car il ne vous aime point, lui.

I S A B E L L E.

Comment le savez-vous?

P I R L O N.

C'est un adroit corrupteur.

I S A B E L L E.

Mais, Monsieur, vous outragez indignement Moliere; ses intentions sont droites & pures.

P I R L O N.

Que vous êtes crédule!

I S A B E L L E.

Et c'est m'offenser de plus en plus, Monsieur, car je suis honnête fille, & Moliere est un homme de bien.

P I R L O N.

Qui vous abuse, qui vous trompe.... Je vous connois une rivale.....

I S A B E L L E.

Une rivale! Est-il possible? Moliere seroit un perfide, un traître!

P I R L O N.

C'est un grand Comédien.... Quand vous aurez augmenté la liste de celles qu'il a abusées, il sera trop tard alors de gémir.... prévenez, prévenez....

I S A B E L L E.

Qu'entends-je!..... je me sens mourir, mais c'est à moi de l'emporter sur mes rivales par ma constance & par ma tendresse.

P I R L O N.

Et si votre mere venoit à connoître votre passion, l'approuveroit-elle?

I S A B E L L E.

De grâce, ne lui révélez pas mon secret....  
Si elle le devinoit, je serois perdue.

P I R L O N.

On peut tout me confier. . . . , d'autres secrets bien plus importans m'ont eu pour fidele dépositaire. . . . Je ne dirai donc rien; mais c'est à une petite condition.

I S A B E L L E.

Une condition? & quelle est-elle?

P I R L O N.

Elle est fort légère, & de plus, facile à remplir: j'exige que vous me donniez votre parole de ne point représenter aujourd'hui dans la Comédie de l'*Imposteur*, sans quoi je cours à votre mère lui faire un tableau de votre conduite, & lui donner des conseils à ce sujet.

I S A B E L L E.

Vous seriez assez perfide! . . . . Hélas! je ne crains que cela dans le monde.

P I R L O N.

Choisissez. . . , vous gardez le silence? . . . .  
Adieu. . . . .

I S A B E L L E, *l'arrêtant.*

Monseigneur Pirlon, Monseigneur Pirlon, je ne jouerai point dans la Comédie de l'*Imposteur*;  
je

je vous le promets; mais promettez-moi aussi que vous ne direz rien à ma mère.

S C È N E I V.

LA BÉJART, PIRLON, ISABELLE.

L A B É J A R T.

**M**AIS, ma fille, vous vous conduisez avec une indépendance choquante! . . . il vous faut donc sortir à chaque instant, & n'être jamais dans votre chambre?

I S A B E L L E.

Maman!

P I R L O N.

Pardon, Madame, j'ai pris la liberté de converser avec Mademoiselle: je ne lui parlois que de choses que l'honnêteté ayoue. . . . Vous savez qui je suis.

L A B É J A R T.

Ce que je dis-là, Monsieur, n'est pas pour vous; je fais trop qu'il ne sort de votre bouche qu'une morale épurée, mais si je l'eusse trouvée avec un autre, je vous l'aurois souffletée d'importance.

D



P I R L O N.

Ah! Madame! C'est dans la chaleur même d'un zèle, d'ailleurs aussi louable, qu'il faut réprimer avec soin ces premiers mouvemens....

L A B É J A R T.

Allez, Mademoiselle, allez, ne perdez point de tems; repassez encore votre rôle. .... Si vous manquez de mémoire, vous me trouverez sur votre chemin. ....

## S C È N E V.

L A B É J A R T, P I R L O N.

L A B É J A R T.

**S**OYEZ le bien venu, mon cher monsieur Pirlon! que vous disoit ma fille? Elle vous contoit à son ordinaire des enfantillages, car elle est si peu formée!

P I R L O N.

La jeunesse, dans ce siècle corrompu, est livrée au vice de bonne heure; heureusement pour vous & pour elle, que je suis venu ici. Il semble que la Providence me fasse entrer partout où je puis être de quelque utilité.... J'ai l'art de lire un peu au fond des cœurs. J'ai découvert ici des choses étranges, & que

D É M O L I È R E. 51

vous ignorez.... Mariez, mariez promptement votre fille, Madame!.... voilà tout ce que je puis vous dire.

L A B É J A R T.

Comment! elle voudroit un mari? Elle y ongeroit..... à son âge?

P I R L O N.

A son âge! elle a fait mieux, elle l'a trouvé.

L A B É J A R T, *vivement.*

Hé! quel est-il?

P I R L O N.

C'est Moliere.

L A B É J A R T.

Moliere! (*A part.*) Ah! traître!

P I R L O N.

C enest pas tout.

L A B É J A R T.

Que dites-vous? vous me faites frémir, monsieur Pirlon!

P I R L O N.

Elle sera à lui ce soir même.

L A B É J A R T.

Cela ne se peut pas; sans mon consentement?.... Il est indispensable.

D 2

P I R L O N.

Bon , vous ne savez que cela? il vous l'enlève ce soir après la Comédie, comptant sur le succès de sa Pièce, & fort d'une éminente protection à la Cour, dont il se vante hautement.

L A B É J A R T.

Hélas ! oui, il n'a que trop de protection dans ce funeste pays.....

P I R L O N.

A l'issue de la Comédie, une chaise de poste les attend tous deux, nuit tombante; ils partiront comme l'éclair, pour se rendre d'un trait jusqu'à Lille. Là, ils séduiront Sa Majesté, qui, comme vous le savez, a un foible étonnant pour cet homme-là.... Voilà pourquoi ils ont une égale impatience de donner la Pièce aujourd'hui.

L A B É J A R T.

Ah! monsieur Pirlon, que de grâces j'ai à vous rendre! je me suis toujours si bien trouvée de vos conseils; mais ce dernier avis est au-dessus de tout. Soyez bien persuadé que ni moi, ni ma fille ne toucherons ce soir les planches du Théâtre. Je l'enferme sous cette clef, & si Molière veut divertir le Public, il en fera seul tous les frais.

Adieu, Madame; si Moliere me rencontroit, il seroit furieux de se voir démasqué; il deviendroit mon zèle; je me retire. Remerciez le ciel de ce que j'ai toujours eu les yeux ouverts sur vos intérêts.

S C È N E V I.

L A B É J A R T. *seule.*

**L**E perfide! & je pourrois conserver de l'amitié pour lui! il faut que je m'en sépare, que j'abandonne son Théâtre..... Cruelle enfant!... holà, la Forest!..... la Forest!  
(*Elle crie avec emportement*) la Forest!....

S C È N E V I I.

L A B É J A R T, L A F O R E S T.

L A F O R E S T, *derrière le Théâtre.*

**U**N moment, Madame, un moment....

L A B É J A R T.

Mais venez donc, la Forest, quand on vous appelle.

Mais pardi, Madame, vous criez à tuë-tête!  
Hé! comptez-vous que je soyons sourde?... Non,  
Dieu merci, j'avons encore l'ouïe bonne.

L A B É J A R T.

Infolente!... voilà un ton nouveau.

L A F O R E S T.

Infolente! Infolente; c'est bientôt dit çà!...  
Je n'avons que faire, Madame, de tous vos  
beaux compliments... gardez-les pour d'autres,  
s'il vous plaît.

L A B É J A R T.

Allez dire à ma fille, que je ne veux pas  
qu'elle s'habille pour la Comédie, & que je lui  
défends de sortir de sa chambre.

L A F O R E S T.

Oh! pour ça je le voulons bien, car cela ne  
nous dérange pas... Bon, allons d'un plein  
faut chez l'homme au testament.



---

**S C È N E V I I I.****L A B É J A R T.** *seule.*

**J**E l'avois toujours craint que Molière ne prit de l'amour pour ma fille ; mais sa raison ne devoit-elle pas le garantir d'un tel sentiment ? Quel bonheur pourroit-il attendre de son union avec une enfant , qui ne connoît point son mérite , qui n'aime, ne désire que l'indépendance , qui ne sentira jamais tout le prix d'un homme tel que lui ? J'ai dû compter sur ses réflexions , & je me flattois qu'elles l'ameneroient enfin à un dessein plus raisonnable. Tantôt encore, il a affecté un ton de sincérité qui en eût imposé à la défiance même. Je l'ai donc mal connu !.... non , je ne l'aurois jamais soupçonné d'une telle noirceur.

---

**S C E N E I X.****L A B É J A R T, I S A B E L L E.****L A B É J A R T.**

**A**PPRÊTEZ-VOUS , ingrate , à sortir de cette maison , & pour n'y plus rentrer..... Vous

m'avez trompée, mais vous en porterez la peine; allez, vous ne reverrez plus Molière, du moins de mon vivant.....

I S A B E L L E.

(*A part.*) Ah! le traître! (*D'une voix timide.*)  
Maman! mais qu'ai-je donc fait?

L A B É J A R T.

C'est à votre conscience à vous le dire; s'il te reste encore quelque sentiment d'honneur.... Je répugnois toujours à te croire un mauvais cœur, fille dénaturée!... va, fors, épargne-moi le tourment de ta présence.

ISABELLE, *se retirant au fond du Théâtre.*

Que je suis malheureuse d'avoir ajouté foi à ce méchant homme!

## S C È N E X.

L A B É J A R T, M O L I E R E.

M O L I E R E, *en entrant.*

QU'ILS menacent, qu'ils tonnent, qu'ils cabalent, ces hommes hardis & souples; que la haine la plus ardente s'allume dans leurs âmes charitables, je brave leur calomnie, & leurs

artifices ; c'est aujourd'hui le jour de mon triomphe : dans une heure , en plein Théâtre , je les livre au mépris universel. . . . Quel que soit le succès , on me saura gré du moins de mon courage. Non , aucun de mes ouvrages ne me flatte autant. . . . (*Saluant la Béjart.*) Ah ! je me recommande à vous , Madame. . . . Vous êtes en possession de faire la destinée du pauvre Auteur ; il attend tout de votre zèle. . . .

L A B É J A R T .

Ma fille a la migraine , ne comptez point sur elle. Je vous avertis que vous pouvez charger quelqu'autre de son rôle , & quant au mien , je ne le remplirai point , je vous le jure. . . . Allez , Monsieur , allez chercher des Actrices à vos ordres. . . . Je n'ai pour vous ni parole , ni mémoire.

M O L I E R E .

Madame ! . . . . mais vous me tuez , vous m'affalez , vous me poignardez un million de fois. Perdez-vous le sens ? Quoi donc ! vous choisiriez l'époque de ma vie la plus importante , la plus glorieuse pour faire échouer ma réputation ! . . . . Mais y songez-vous bien ? Ils diront encore que l'*Imposteur* est défendu , que la permission étoit supposée. . . . Cette calomnie d'un jour vivra des années.



Trouvez le secret de nous forcer à jouer, quand nous ne le voulons pas.

M O L I E R E.

Mais, Madame, avez-vous oublié vos engagements ?

L A B É J A R T.

Mes engagements !

M O L I E R E.

Oui, Madame, vos engagements ; & le Public, lui manque-t-on à ce point ? Répondez.

L A B É J A R T, *d'un ton guoguenard.*

Le Public ! . . . . Je vais me trouver mal, m'évanouir pendant trois heures, me faire saigner du bras, du pied ; j'aurai une attestation du Médecin. . . . j'ai déjà un mal de tête affreux, épouvantable, qui m'empêche de voir & d'entendre. (*Elle appelle.*) Qu'on aille avertir le Docteur, & qu'on bafine mon lit bien chaudement. (*Elle sort en se plaignant comme si elle étoit malade.*) Ahi ! ahi ! ahi ! ahi !



SCENE XI.

MOLIERE, LA FOREST.

LA FOREST.

(*A part.*) **M**E voilà bien embarrassée, moi.

MOLIERE.

Je demeure anéanti. . . . Ecoute, la Forest !  
dis-moi, mon enfant, fais-tu la cause de tout  
ceci ?

LA FOREST.

Monfieur. . . . .

MOLIERE.

Eh bien ? . . . .

LA FOREST.

Monfieur. . . . .

MOLIERE.

Après.

LA FOREST.

Monfieur. . . . .

MOLIERE.

Hé bien ! Monfieur, Monfieur, finiras-tu ?

Monfieur. . . . . C'est que je venons vous prier de nous donner notre congé.

M O L I E R E.

Et toi auffi? . . . tu veux quitter ma maison, où il ne te manque rien, où tu es traitée comme mon enfant? Eh! pourquoi veux-tu fortir? . . . Dis-moi la vérité, & je te pardonne.

L A F O R E S T.

Monfieur. (*A part.*) Je n'ai pas la force de lui en dire davantage. . . . (*Haut.*) Votre fervante. (*Elle fort.*)

## S C È N E X I I.

M O L I E R E *feul.*

**M**AIS ceci devient sérieux. . . ; trois femmes révoltées & d'accord entr'elles. . . . . Quoi ma Pièce feroit retardée dans le moment de l'attente univerfelle, dans ce moment favorable au succès, & qui ne revient plus quand on lui échappe! . . . Quel métier, quels tourments! . . . Ce n'est donc rien d'avoir composé une Pièce de Théâtre! Après tant de veilles, l'affaire de la représentation est un autre cercle de travaux;

pour un moment flatteur, je suis contrarié des années entières. . . . & je m'attacherois encore à cet Art, qui enfante tant de désagrémens! . . . Non, non, rentrons dans une sage obscurité. . . . Chapelle a raison, je me tourmente pour des ingrats, & j'oublie follement à vivre pour l'intérêt d'un Art, dont tout le monde veut jouir, & que personne ne seconde.

---

S C È N E X I I I.

M O L I E R E , L A T H O R I L L I E R E .

L A T H O R I L L I E R E , *avec empressement & avec joie.*

C'EST un tintamarre à la porte de l'Hôtel, comme on n'en a jamais vu. On n'entend que ces mots : *aujourd'hui la première représentation de l'Imposteur ; allons prendre place , ne soyons pas des derniers.* Les Portiers & les barrières suffisent à peine. . . on se coudoie, on se heurte, on s'écrase. . . .

M O L I E R E .

Je voudrois être à la Chine, jetté dans quelque île déserte. . . .

L A T H O R I L L I E R E .

Que dites-vous ?

M O L I E R E.

Je voudrois être sourd, je voudrois être mort;  
enlevé à cent pieds sous terre.

L A T H O R I L L I E R E.

Mais vous parlez comme un homme désespéré.

M O L I E R E.

C'est que je suis vraiment au désespoir.

L A T H O R I L L I E R E.

Eh ! que vous est-il arrivé ?

M O L I E R E.

La Béjart qui s'imagine pouvoir disposer d'elle-même & de sa fille, au mépris de leurs engagements, a osé me dire en face, qu'elles ne joueroient ni l'une, ni l'autre, qu'elles ne joueroient point, oui. . . . . Je lui demande la raison de cet étrange refus, je lui objeete son devoir ; elle répond avec une ironie amère, m'insulte & me plante-là.

L A T H O R I L L I E R E.

Mais croient-elles se moquer de nous impunément ? . . . Quoi ! il faudroit donner le démenti à toute une ville, & cette irrévérence retomberoit sur nous ! oh ! je vais de ce pas leur parler ferme. . . . . Vous êtes trop indulgent aussi vous. . . . Il dépendroit de leurs caprices

de s'opposer au plaisir du Public, & de nous ruiner par-dessus le marché! Nous verrons, si elles oseront braver ainsi la décence & le contrat formel qui les lie. . . . laissez. . . . je vais les faire rentrer dans leur devoir.

---

S C È N E X I V.

M O L I E R E, *seul.*

P U I S S E - T - I L les ramener à la raison. . . . .  
car les femmes! . . . souvent plus on les prie,  
moins on en obtient. . . . .

---

S C È N E X V.

M O L I E R E, C H A P E L L E.

C H A P E L L E.

E H bien! mon ami, il se répand un bruit fourd que l'on va remettre la Pièce à un autre jour.

M O L I E R E.

J'en tremble, à vous dire vrai. . . . . Ces femmes! ces incompréhensibles femmes!

C H A P E L L E.

Oh ! de la colère ! . . . Dès que vous sortez de votre rêverie habituelle, point d'autre état.

M O L I E R E.

Mais vous m'impatientez, mon cher ami.

C H A P E L L E.

Qu'importe un autre jour, ou celui-ci ? à bien considérer, cela devient pour vous un avantage réel.

M O L I E R E.

Comment cela ?

C H A P E L L E.

Vous aurez tout le loisir de la corriger, & elle en fera meilleure.

M O L I E R E.

Qu'elle soit bien, qu'elle soit mal, elle est faite, ce n'est plus le tems de reculer. . . .

C H A P E L L E.

Je dois en conscience vous le dire : il y a beaucoup de changements à y faire, si vous voulez qu'elle réussisse, & je venois pour en raisonner avec vous ; votre réputation qui a un côté terne, feroit plus brillante, si. . . .

M O L I E R E.

Brillante ou terne. . . . elle est ce qu'il a  
plu

D E M O L I E R E. 65

plu au fort. . . . Que l'on condamne le plan ,  
le style de ma Comédie , j'y consens ; mais il  
faudra rendre justice au but que je me suis  
proposé. . . . Je le soutiens excellent ; je n'ai  
point la prétention d'être un sublime Auteur ;  
mais je tâche d'être un Auteur honnête.

C H A P E L L E.

Honnête ! . . . . Vous auriez dû adoucir des  
traits violens , & qui respirent la passion.

M O L I E R E.

Je ne fais comment on écrit sans se passionner.

C H A P E L L E.

Ensuite vous vous permettez trop de mau-  
vaises plaisanteries , des choses basses & triviales ,  
des charges ; car vous avez beau faire , vous ne  
pouvez quitter le goût de la farce.

M O L I E R E.

Le peuple l'aime ; je travaille aussi pour lui ,  
il faut le compter pour quelque chose ; j'ai un  
Théâtre à soutenir , & environ cinquante per-  
sonnes à faire vivre chaque jour : que répondez-  
vous à cela ? Voyons. . . .

C H A P E L L E.

Mais. . . .

E



M O L I E R E.

Mais... il faut attirer la foule, & j'espère par cette complaisance rappeler le Public au bon goût, que je connois tout aussi bien qu'un autre... Vous me blâmez aujourd'hui; mais savez-vous l'époque, où je serai apprécié, où l'on m'honorera peut-être de quelques regrets?... Mon ami, ce sera lorsque couché dans la tombe, je ne pourrai plus entendre les témoignages d'une justice tardive... Et voilà les hommes de tous les tems!....

C H A P E L L E.

Je vous parle pour votre bien; vous ne corrigez pas assez.

M O L I E R E.

Apprenez de moi que les choses qui coûtent trop, sont ordinairement imparfaites.

C H A P E L L E.

Oh! si je voulois moi....

M O L I E R E.

Vous auriez tort; votre vie libre & paresseuse vous rend heureux; restez-en là: puis autre chose est, mon ami, de faire de jolis vers, ou d'imaginer un personnage, de soutenir un caractère.

C H A P E L L E.

Je vous parle pour votre bien, consultez davantage ; qu'est-ce que cela coûte ? Je n'entends autour de moi, je ne vois, je ne lis, je ne rencontre que des gens qui vous reprochent des fautes.

M O L I E R E , *impatienté.*

Eh ! ces gens-là n'en font même pas de ces fautes. . . . qu'ils parlent, qu'ils écrivent. Sachez que si j'écoutois tous les beaux avis que me donnent sans cesse les conseillers du Théâtre, prétendus juges, prétendus connoisseurs, il me faudroit recommencer toutes mes Pièces d'un bout à l'autre au moins sept à huit fois. Mais si je prête volontiers l'oreille à tout le monde, apprenez que je ne fais ensuite qu'à ma tête, & voilà pourquoi je réussis. . . . Adieu. (*Il sort brusquement.*)

---

S C È N E X V I.

C H A P E L L E , *seul.*

**C'**EST bien-là un Auteur qui parle. On lui donne mille traits excellents, dont il ne profite seulement pas. Il faudroit se couper la gorge

avec lui pour lui faire faire un chef-d'œuvre. Au fond, c'est un bon humain. Sa Comédie tombera infailliblement : j'en ferois fâché ; mais cela le rendra moins entêté. . . . Si ces diables d'hommes-là, quoi qu'on les aime, réussissoient toujours, il n'y auroit plus moyen de vivre avec eux.

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I .

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

M O L I E R E , *seul.*

**J**E vais.... je viens.... Je ne fais plus ce que je dis.... ni ce que je fais.... Quoi! après une si longue attente, ma Pièce seroit encore remise!..... Oh! je la ferai plutôt jouer les rôles à la main.

---

### S C È N E I I .

M O L I E R E , LA T H O R I L L I E R E .

M O L I E R E .

**E**H! bien, mon ami, l'avez-vous emporté?

L A T H O R I L L I E R E .

Oui! mais ce n'a pas été sans peine : soyez tranquille.

M O L I E R E , *l'embrassant.*

Que je me plais à vous devoir tout , mon  
cher la Thorilliere !

L A T H O R I L L I E R E .

La mere est en courroux , la fille est affligée ,  
mais elles feront leur devoir . . . . ( *D'un ton  
embarrassé.* ) La Béjart exige seulement une  
chose . . . . .

M O L I E R E .

Quoi !

L A T H O R I L L I E R E , *sur le même ton.*

Que vous ne direz rien à sa fille . . . . que  
vous la respecterez.

M O L I E R E , *avec surprise.*

Eh ! qui songe , mon ami , à offenser cette  
aimable enfant ?

L A T H O R I L L I E R E .

Mais , elle dit que vous voulez l'enlever dans  
une chaise de poste après la Comédie.

M O L I E R E .

Moi !

L A T H O R I L L I E R E .

Et que vous vous faites fort de la protection  
du Roi , pour l'épouser malgré sa mere.

M O L I E R E.

Pouvez-vous seulement répéter cela, mon ami ? mais . . . mais c'est un rêve . . .

LA THORILLIERE, *haussant les épaules.*

Il falloit entendre la véhémence déclamation lancée contre vous . . . Vous ignorez néanmoins le dessous des cartes. J'ai interrogé votre servante ; elle m'a conté le tout bien naïvement . . . Le perfide Pirlon , en votre absence , s'est introduit chez vous.

M O L I E R E.

Pirlon ! ah ! je ne m'étonne plus de rien . . . Bon dieu ! venir corrompre jusqu'à ma pauvre servante , qui m'a demandé son congé ! . . . Ah ! il faut . . . .

LA THORILLIERE.

Cette bonne fille a fait d'elle-même de sages réflexions. Elle se repent beaucoup de sa faute , & vous supplie par ma bouche de vouloir bien la garder.

M O L I E R E.

Qu'elle reste . . . c'est un fort bon sujet . . . Oh ! l'hypocrite me le payera . . . (*Errant sur la Scène comme un homme qui rêve.*) Il me vient une bonne idée . . . oui , oui , . . . plaisante . . . comique . . . neuve . . .

LA THORILLIERE (*à part, & le regardant avec complaisance.*)

Sa tête travaille. . . . Respectons le moment du génie.

M O L I E R E , *s'applaudissant.*

C'est cela même. . . . voilà ce qu'il faut. . . . & la Forest a bien assez d'esprit & d'adresse pour cela.

L A T H O R I L L I E R E .

Quel est donc votre dessein ?

M O L I E R E .

Je veux avoir le chapeau de Pirlon & son manteau. . . .

L A T H O R I L L I E R E .

Son manteau, son chapeau !

M O L I E R E .

Oui, ce large feutre, sous lequel il tourne son œil louche & faux. . . . Cela sera excellent ! en teignant un peu mes cheveux & mes moustaches, ne le voyez-vous pas d'ici copié trait pour trait ?

L A T H O R I L L I E R E .

Mais comment lui enlever son manteau de dessus ses épaules, & lui ôter ce feutre, qui semble cloué sur son chef ?

M O L I E R E.

Il m'est venu un expédient, qui, je crois, réussira. . . . Je vais trouver la Forest, & lui faire sa leçon. Les ruses de l'hypocrite lui sont connues. . . . Elle fera de son mieux pour s'en venger. (*Avec un signe expressif.*) Ah! mon ami, parlez à Isabelle. . . . & calmez-là; échappe-t-on aux grâces? en voulant arracher le trait, je n'ai fait que l'enfoncer plus avant. Je vous en prie, calmez cette aimable enfant.

## S C È N E I I I.

L A T H O R I L L I E R E , *seul.*

T O U T à l'amour, & tout à son génie! Arracher un grand homme au commerce des Muses, l'humilier aux pieds d'une Actrice enfant, tourner cette tête, qui donne des leçons à l'Univers, Amour, voilà ton plus beau triomphe.





---

---

**S C È N E I V.****LA THORILLIERE, LESBIN.****L E S B I N.**

**M**ONSIEUR, voici Monsieur le Comte & Monsieur le Marquis qui demandent après mon maître.

**L A T H O R I L L I E R E.**

Dis-leur que je tiens ici sa place. (*A part.*)  
Je vais lui sauver cette visite.

---

---

**S C È N E V.****LE MARQUIS DE\*\*\*, LE COMTE DE\*\*\*,  
LA THORILLIERE.****L E M A R Q U I S, en entrant.**

**O**ù est l'Auteur?

**L E C O M T E.**

Où est Molière?

**L A T H O R I L L I E R E, les saluant profondément.**

Messieurs, il sera bientôt de retour.

**L E M A R Q U I S.**

Mais pour avoir place, il n'y a plus d'autres

D E M O L I E R E. 75

moyens que de s'adresser à lui..... Mon Coureur, qui est de fer, n'a jamais pû fendre la presse.... Plus de loges.... Je voudrois être cependant sur le Théâtre, afin de ne rien perdre.

L E C O M T E.

J'arrive du siège de Lille, je repars ce soir en poste; je dois voir la Pièce, afin de pouvoir en instruire la Cour: on fait que je n'en juge pas mal, & l'on attend là-bas ma décision.

L A T H O R I L L I E R E.

Messieurs, on fera l'impossible pour que vous foyez placés.

L E M A R Q U I S.

Ma foi, il est de l'intérêt de l'Auteur que nous y foyons; vous m'entendez?.....

L E C O M T E.

J'ai vu tomber tant de Pièces.... & celles qui réussissent ne valent guères mieux.

L E M A R Q U I S.

Moliere a du bon, mais il charge trop ses caractères; il force la Nature, elle grimace sous ses pinceaux. Il plaît au Parterre. Ah! je le crois! Mais a-t-il notre suffrage, Comte, le suffrage par excellence, le suffrage des hommes de qualité?

## L A T H O R I L L I E R E.

Messieurs, Moliere fait par expérience que les miniatures ne réussissent point au Théâtre. Ces traits délicats, affoiblis n'arrivent point jusqu'à l'ame des spectateurs. Pour les frapper, il faut des touches larges, à-peu-près semblables à celles des décorations, & le tout, à raison de l'optique.

## L E M A R Q U I S.

Mais que n'étudie-t-il davantage les airs, le ton, le langage des hommes de Cour? il y trouveroit des nuances fines, des délicatesses, un choix d'expression, il auroit un tout autre style.... Voilà ce que c'est que de ne point assez fréquenter le grand monde. . . . La bonne compagnie lui fourniroit des couleurs plus brillantes.

## L A T H O R I L L I E R E.

La bonne compagnie du Poète comique, Messieurs, sont les originaux de toute espèce, & dans tous les rangs. Le plus grand nombre, il faut l'avouer, se trouve répandu dans le gros des Sociétés, où le mélange & la franchise des caractères leur donnent une physionomie vivante. C'est-là que les traits sont plus saillants, plus vrais, plus marqués, plus précieux à saisir; & comme au spectacle on parle à la multitude, il faut qu'elle soit à portée de juger de la ressemblance, afin de pouvoir en rire facilement. Un

ridicule particulier ne seroit pas généralement apperçu ; d'ailleurs , c'est une observation de Moliere , que parmi les hommes , il y en a peu qui soient vraiment originaux.

LE COMTE.

Des originaux ! ils fourmillent ; mais ils sont à la Cour , & non ailleurs ; là ils sont piquants , délicieux , d'un ridicule décent. . . . Vos Bourgeois , fastidieux personnages , sont aussi insupportables sur la scène que dans le monde. . . . J'ai là des tablettes pleines d'observations : c'est pour Moliere que je les réserve. Sur ma parole , il aura des Comédies à faire d'ici à trente ans , & d'un ton exquis. . . . qu'il soit discret. . . . entendez-vous ? je ne lui demande rien pour ce présent-là , pas même qu'il me nomme.

LA THOLLIERE.

Il vous aura une grande obligation , Monsieur le Comte , car il est toujours à l'affut d'un caractère naïf.

LE COMTE.

Du naïf. . . . du noble ! morbleu , du noble ; dites-lui de ma part , qu'il renonce aux Bourgeois , où je me brouille avec lui, . . .

LE MARQUIS,

Vous avez raison , Comte. . . . qu'il emblisse ses pinceaux. . . .

LE COMTE, *répondant au Marquis.*

Il n'est point dans le tourbillon, le cher homme.

LE MARQUIS.

Autant vaudroit pour lui vivre à la Chine....  
Il en fauroit, ma foi, tout autant.

LE COMTE, *d'un air important.*

Moliere ira-t-il à la postérité?

LE MARQUIS.

J'en doute.

LE COMTE.

Comme il a souvent traduit plusieurs morceaux de Plaute & de Térence, il pourra vivre par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas, les modèles l'écraseront toujours. Il n'y a que les modèles qui subsistent...  
On ne lira pas Moliere dans vingt-cinq ans.

LE COMTE.

Il ira un peu plus loin.

LE MARQUIS, *affirmativement.*

Il n'ira pas : j'ai là-dessus un tact. . . . Si jamais un de nous déroge jusqu'à écrire, en se jouant le matin, je vous garantis qu'il tracera seulement de mémoire des caractères, que nos Messieurs les Auteurs de Paris, avec leur vue

courte, ne soupçonnent même pas. Moliere sera anéanti de maniere qu'on n'en parlera plus. Il pourra rouler encore entre les mains de l'épaisse Bourgeoisie, qui aime la grosse gaieté; mais il ne se lira pas dans l'antichambre.

LA THORILLIERE.

En ce cas, le cœur humain aura donc bien changé.

---

---

S C È N E V I.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE,  
LA THORILLIERE.

LE MARQUIS à *Chapelle*.

**A**RRIVEZ, arrivez, vous qui êtes l'ami de Moliere, mais point son adulateur, nous le favons. . . . mettez-nous d'accord. . . . Moliere vivra-t-il dans la postérité?

CHAPELLE.

Je distingue, Messieurs; le bon y parviendra, le mauvais n'y parviendra point.

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte du bon ou du mauvais?

CHAPELLE.

**A** vous dire vrai, je ne fais trop. . . . S'il

vouloit m'écouter ; mais il est d'une obstination , dont on n'a point d'idées. . . . C'est toutefois un bon homme , un peu triste , mais ayant un cœur excellent . . . .

L E M A R Q U I S .

Tant pis ! . . . un Auteur comique devoit toujours avoir une pointe de malice. Quand nous nous mêlons de peindre nous autres , vous le savez , vous m'entendez ? C'est un caustique , qui laisse une empreinte ineffaçable. . . . Il faut se pendre ou s'exiler.

C H A P E L L E .

Plaute est plus gai.

L E C O M T E .

Térence plus sage.

L E M A R Q U I S .

Scarron plus plaisant.

L A T H O R I L L I E R E .

Ah ! Messieurs , Messieurs ! . . . Scarron ! . . . est-il possible ? parler de Scarron , lorsqu'il est question de Moliere !

C H A P E L L E .

Ah ! je prends le parti de mon ami. La Thorilliere a raison de se récrier. De la justice, Messieurs ! Moliere vaut mieux que Scarron : . . . mais l'heure s'avance. Voulez-vous venir à la Comédie dans ma loge ? nous y ferons ferrés , mais l'on s'arrange.

SCÈNE

---

SCÈNE VII.

LA THORILLIERE *seul.*

HÉ! voilà donc les Juges des œuvres du génie!...

---

SCÈNE VIII.

LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA FOREST, *arrivant avec précipitation.*

ENTREZ, Monsieur, entrez dans cette chambre-là: vous écouterez.... Il a machiné contre notre bon Maître; mais j'allons lui jouer d'un tour....

LA THORILLIERE.

Bon, je te laisse.

LA FOREST, *le faisant sortir par une porte opposée.*

Entrez donc vite, pour qu'il ait liberté plénière. Ah! ah! damné d'hypocrite, avec ton air pénitentieux, tu y viendras....



---

 S C È N E I X.

P I R L O N , L A F O R E S T .

L A F O R E S T .

**E**NTREZ, entrez tout de go, Monsieur Pirlon, il n'y a plus personne : j'allons fermer la porte.... Elles sont allées toutes deux à la campagne, au lieu de jouer la Comédie.

P I R L O N .

Les voilà dans la bonne route, ma chère enfant. . . . & Molière, où est-il ?

L A F O R E S T .

Un homme noir est venu demander après lui ; cela avoit l'air d'un Huissier. . . . La justice lui en veut.

P I R L O N .

(*A part.*) Mon accusation a réussi, bon !  
(*Haut.*) Je vous l'avois bien dit qu'il feroit une mauvaise fin. . . . Voilà ce que l'on gagne à calomnier les gens de bien. . . . la prison.

L A F O R E S T .

Puis notre congé est venu ; j'avions fait tout ce qu'il falloit pour cela : rien ne nous empêche à présent d'entrer dans cette sainte maison, où l'on gagne de si bons gages.

P I R L O N.

Eh bien, à tantôt.... tantôt.... ma fille....  
Mon dieu ! je crains.... (*Il regarde à la porte.*)

L A F O R E S T, *d'une voix haute.*

Parlez haut, parlez sans crainte.... tout le  
monde est dehors, vous dis-je.

P I R L O N, *après s'être assis.*

Tout le monde est dehors?

L A F O R E S T.

Oui ! nous sommes tous deux seuls dans la  
maison.

P I R L O N.

Seuls ? Affeyez-vous près de moi.....  
prenez ce siège.

L A F O R E S T.

Oh ! cela ne nous appartient point, Monsieur.

P I R L O N.

Obéissance, ma fille, obéissance ! c'est-là  
votre premier devoir, ... Approchez, appro-  
chez encore ; encore. Quelle chaleur il fait au-  
jourd'hui ! (*Il s'essuie le front.*)

L A F O R E S T.

Mais pardi, ôtez votre chapeau. (*Elle prend  
son chapeau & l'attache à la chaise.*) Ah ! comme

ça, vous êtes mieux.... on vous voit le front & les yeux.... si vous permettez que je vous le disions, vous avez ma foi un front charmant, les cheveux bien plantés, très-bien.

P I R L O N.

Je ne les ai pas mal, il est vrai. (*Riant.*)  
J'ai donc meilleure mine comme cela?

L A F O R E S T.

Sans comparaison, vraiment.... vos yeux ne sont plus cachés..... diantre, comme ils brillent vos yeux! en vérité, si j'osons vous le dire, je ne voyons qu'à vous cet air de santé.

P I R L O N.

Ceux qui vivent pieusement se portent toujours bien.

L A F O R E S T.

Cependant je vous trouvons un peu rouge; qu'avez-vous?

P I R L O N.

Il fait une chaleur pour la saison....

L A F O R E S T, *vivement.*

Que n'ôtez-vous aussi ce lourd manteau de dessus vos épaules?....

P I R L O N, *se défendant.*

Non, non.

LA FOREST, *lui arrachant le manteau.*

Mais vous ferez bien plus à votre aise: les hommes sont bien gauches, en vérité; ils ne savent point s'arranger. Demandez-moi à quoi bon porter un manteau qui déguise une aussi belle taille? . . . . . On ne la voyoit pas là-dessous. . . Laissez, laissez donc, M. Pirlon; vous êtes fait à peindre au moins!

P I R L O N.

Ce n'est pas pour moi que je parle; mais j'ai toujours remarqué que la vertu se plaisoit à habiter les corps les moins imparfaits. (*On entend frapper.*) Mon Dieu! on frappe. . . . . Qu'est-ce?

L A F O R E S T.

O Ciel! c'est Moliere. . . .

P I R L O N.

Moliere. . . .

L A F O R E S T.

Il revient sur ses pas chercher quelque chose qu'il aura oublié.

P I R L O N.

Il n'est donc point en prison!

L A F O R E S T.

Pas encore. . . . . Mais vous êtes un homme

perdu, s'il vous rencontre ici, après tout ce que vous avez dit & fait contre lui ; songez, songez bien !

LA FOREST.

Que je m'enfuye par l'autre escalier.

LA FOREST.

Ils l'ont fermé, je n'en avons pas la clef.

PIRLON, *effrayé.*

Où me fourrerai-je ?

LA FOREST.

Venez par ici, j'allons vous cacher quelque part.

PIRLON, *errant sur la Scène.*

De quel côté? . . . . Eh ! vite donc.

LA FOREST.

Venez par ici, par ici.

PIRLON, *reculant.*

Quoi ! dans ce bouge? . . . .

LA FOREST.

Allons vite, dépêchez.

PIRLON.

Et mon manteau, & mon chapeau !

LA FOREST.

Vous n'en avez pas le tems. . . . Je ferons tout cela dans le coffre. . . . Entrez donc. . . .  
(Elle le pousse.)

P I R L O N.

Que l'on ne voye rien de moi. . . . car les méchants sont si à craindre !

S C È N E X.

LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA THORILLIERE, *entrant sur la scène en riant.*

AH ! ah ! ah ! je n'aurois jamais cru que la Forest eût tant d'esprit.

LA FOREST, *revenant sur la scène.*

Reste-là , Cagot , . . . tu as tendu le piège & t'y voilà pris , comme le rat dans la ratière.

LA THORILLIERE.

Où l'as-tu mis ?

LA FOREST.

Nous l'avons enfermé sous l'escalier, révérence parler , tout au milieu du charbon. . . . Ah ! ah ! ah ! . . . il faudra qu'il s'y tienne tapi

& tout courbé ; il ne sortira point sans notre permission, car voilà la clef, qui est dans notre poche. . . . Voyez à présent le manteau & le chapeau du pèlerin. . . . (*éclatant de rire.*) Ah, ah, ah ! quel habillement, bon Dieu ! quelle tournure de chapeau !

L A T H O R I L L I E R E.

Te voilà avec les dépouilles de l'ennemi.

L A F O R E S T.

Aussi, je crions victoire ! . . . Pour tout l'or du monde, je ne voudrions pas qu'un autre eût l'honneur de les offrir en triomphe à notre bon maître. J'm'en vais les lui porter. Ah ; ah, ah !

## S C È N E X I.

L A T H O R I L L I E R E, *seul.*

**M**O L I E R E ne néglige rien pour la gloire de son art. . . . Attentif à tous les détails, qui impriment la vérité & la vie, il ne dédaigne point ce que d'autres rejetteroient avec orgueil. . . . Que la France doit être fière de pouvoir le compter parmi ses enfans ! . . . La nature avare de grands hommes, semble l'être sur-tout d'un Poète comique.

---

S C È N E X I I.

M<sup>o</sup>LIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE, *habillé en Tartuffe avec le manteau & le chapeau de Pirlon, la chevelure & les moustaches semblables aux siennes.*

SUIS-JE bien, à votre avis?

LA THORILLIERE.

Oh la bonne figure! . . . Je défie à un Peintre de faire un portrait plus ressemblant : c'est Pirlon en personne. . . .

MOLIERE.

Qu'il reste enfermé ici, le fourbe, tandis que je vais produire sur la scène son ame, son langage hypocrite, & jusqu'à ses vêtements. Ce chapeau a une physionomie! . . . . . On verra le portrait de l'homme tout entier... Voyez, mon ami, si ces Dames consentent à venir, & si cette toilette qui s'achève toujours, pourra finir enfin.

LA THORILLIERE.

Elles s'avancent vers nous : la colère étincelle dans les regards de la mère, & le tendre amour brille dans les yeux timides de la fille.



---

---

**S C È N E X I I I.**

**M O L I E R E , L A T H O R I L L I E R E ,  
L A B É J A R T , I S A B E L L E ,** *en habit  
de Théâtre.*

**L A B É J A R T.**

**J'**IRAI au Théâtre , Moliere ; j'ai bien voulu ne consulter en ce moment que l'intérêt général , mais si je m'apperçois d'un regard, tremblez ! La Comédie , je vous le jure , finira par une scène tragique.

**M O L I E R E ,** *prenant le ton hypocrite.*

Madame , puisque le Ciel vous a révélé cet amour qui me rend si coupable , j'avoue à vos pieds toute l'énormité de mon crime , il est épouvantable ! . . . J'aurois dû commander à mon œil de ne point voir , à mon cœur de ne point sentir , mais je dompterai cet ennemi invisible de mon salut , cet ennemi caché , que je porte en mon sein . . .

**L A T H O R I L L I E R E ,** *à part.*

Qu'il est plaisant !

**L A B É J A R T.**

Tu n'auras pas de peine à soutenir le rôle

D E M O L I E R E. 91

d'Imposteur, lâche ! . . . Tu as écrit d'après ton cœur.

M O L I E R E.

Je souffre patiemment les outrages que mes longs forfaits m'ont attirés ; il est juste que je sois humilié.

L A B É J A R T.

Tu n'as pas besoin de feindre, traître ! Tu représentes au naturel.

M O L I E R E.

Que le Ciel miséricordieux vous pardonne vos injures.

L A B É J A R T.

Et qu'il te punisse. . . .

M O L I E R E.

J'allume votre colère, je vous fais pécher....  
Je me retire, Madame ; que le Ciel vous fasse paix.



## SCÈNE XIV.

LA BÉJART, LA THORILLIERE,  
ISABELLE.

LA THORILLIERE.

**I**L se moque de vous, & voilà tout ce que vous y gagnez.

LA BÉJART.

J'aurai mon tour; il ne me connoît pas encore: il saura si l'on brave impunément une femme irritée. (*à sa fille d'un air menaçant.*) C'est toi, fille ingrate & dissimulée, qui...

LA THORILLIERE, *l'arrêtant.*

Ah! je voudrais que vous vous vissiez, comme je vous vois, émue, hors d'haleine, livrée à la fureur... Hé! comment pourrez-vous jouer le rôle paisible d'une femme douce, modérée, raisonnable, tranquille? de grace calmez-vous.

LA BÉJART.

Maudit métier, qui m'oblige à montrer un visage serein, quand la colère me suffoque... Ah! quel supplice!... Mais j'ai laissé mon rôle sur la table.

LA THORILLIERE, *poliment.*

Je vais. . . .

LA BÉJART.

Non, vous ne le trouveriez pas. . . . Restez avec ma fille; je reviens.

SCÈNE XV.

LA THORILLIERE, ISABELLE.

LA THORILLIERE.

**L**AISSEZ passer le ressentiment de votre mère. Sa colère s'apaisera; je la connois, elle vous aime, & vous ferez l'épouse de Moliere...

ISABELLE.

Les mauvais traitemens que sa jalousie lui inspire, deviennent plus durs de jour en jour; elle est vraiment cruelle à mon égard, elle me poussera au désespoir. Je voudrois pouvoir ne point aimer, en éprouvant tout ce que j'éprouve. (*Tirant un mouchoir.*) Quand cessera donc la triste gêne, où se consume ma vie?



---

---

**SCÈNE XVI.**

**ISABELLE, MOLIERE, LA THORILLIERE.**

**MOLIERE**, *revenant sur la pointe du pied.*

**V**ous pleurez, adorable Isabelle! ah! séchez vos larmes. . . . Soyez persuadée que je ne songe qu'aux moyens de terminer votre esclavage, & de commencer mon bonheur.

**ISABELLE.**

Dites le nôtre. . . . Mais les jours les plus malheureux se succèdent avec une lenteur désespérante, & les jours fortunés n'arrivent point.

**MOLIERE.**

Unique & cher objet de ma tendresse, souffrez encore avec courage, seulement, jusqu'au retour du Roi, & je vous jure qu'alors nous ferons unis.

**ISABELLE.**

Le Roi sera-t-il bientôt ici?

**MOLIERE.**

Dans un mois au plus tard. . . .

ISABELLE.

Ah ! Molière ! vous n'imaginez pas ce que c'est que de vivre sous l'empire d'une mère jalouse !

LA THORILLIÈRE.

La voici. . . Séparez - vous , & affectez la plus froide indifférence.

---

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LA BÉJART.

MOLIERE, *présentant la main à La Béjart d'une manière polie & ferme.*

ALLONS , Madame, en haïssant l'Auteur , ne punissez point le public. Si votre jeu alloit se rallentir , il s'en appercevrait ; consultez votre gloire , que je crois inséparable de la mienne. Allons.

LA BÉJART, *lui donne la main sans répondre.*



---

**SCÈNE XVIII.****LA THORILLIERE, *seul.***

**F**ASSE le Ciel, que ces femmes ne gâtent point, par leur discorde, l'éclat d'une représentation, qui intéresse à la fois, le Spectateur & la recette de la Comédie.

*Fin du troisieme Acte.*

**ACTE IV.**



## A C T E I V.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOREST, *seule.*

**J**E vais, je viens, je monte, je descends, sans savoir ce que j' faisons. . . . La tête me tourne. Oh ! si cela dure, je deviendrons folle.

---

### SCÈNE II.

LA FOREST, LESBIN.

*Lesbin tient le manteau & le chapeau de Pirlon.*

LA FOREST.

**T**E voilà. . . . On fort donc de la Comédie?

LESBIN.

Oui !

LA FOREST, *avec impatience.*

Oui ? . . . mais voyez le nigaud : hé bien !

G



parle-nous donc , afin de nous tirer d'inquiétude , car nous ne sommes point tranquille depuis deux heures. . . . La pièce a-t-elle été comme il faut ? . . .

L E S B I N .

Non , non , non pas *comme il faut*. . . .

L A F O R E S T .

Comment non ! cela me fait une peine. . . .

L E S B I N .

Eh ! ce n'est pas cela. . . . Cela s'appelle tout autrement. . . . Attends ; ah ! j'y suis ; elle n'a pas été *comme il faut* ; non , je le fais bien , moi. Ils disent qu'elle a été *dans les nues* : m'y voilà. . . .

L A F O R E S T .

Eh bien ! pécore , c'est-là réussir. . . . Tu m'as fait une frayeur. . . .

L E S B I N .

C'est - là réussir ! Que ne disois-tu ! . . . .  
Ah ! oui.

L A F O R E S T .

On a beaucoup applaudi ?

L E S B I N .

Beaucoup ; c'étoit à chaque mot des battemens de mains , dont la salle étoit toute ébranlée.

L A F O R E S T.

Notre pauvre Maître, une fois en sa vie, il sera donc bien content ! . . .

L E S B I N, *joyeux.*

J'étois présent-là, moi, car tiens, je mouchois bravement les chandelles. . . . Je n'ai jamais vu tant de monde dans la salle. Collé contre une des coulisses, de-là je voyois tout, fort étouffé, mais n'importe; il y avoit des gens huppés qui auroient voulu ma place, & qui pestoient tout leur saoul à la porte. . . . Oh ! quel plaisir de voir aller les mains & d'entendre rouler les applaudissemens ! . . . Ils ont redoublé comme un tonnerre, tout à la fin de la Comédie, & comme pour faire la part à l'Auteur. C'étoit un bruit à rendre sourd, & j'en suis encore tout étourdi.

L A F O R E S T.

Et le manteau & le chapeau ?

L E S B I N.

Ils ont fait merveille. Le public n'a pas tardé à reconnoître Pirlon. Notre Maître le représentoit si naïvement qu'on le nommoit tout haut. Si tu avois vu comme il imitoit son air hypocrite, son col tors, le roulement de ses yeux, sa voix, son geste, ses manieres cafardeuses : c'étoit lui tout craché. . . . Le public rioit, mais en même

tems étoit indigné , & plusieurs même se sont écriés à différentes reprises : ah ! le maudit Tartuffe ! ah ! le coquin ! le coquin !

L A F O R E S T .

D'entendre cela , çà nous rafraîchit le sang... Quand notre Maître réussit , il est alors si gracieux , si plaisant . . . ; mais quand ses Comédies ne vont pas à sa guise , il est chagrin , inquiet , rêveur ; il boude & fait grande peine à voir : alors je devenons triste comme lui , car il est si bon maître ! . . . En passant il prend toujours l'occasion de nous dire , à propos de rien , quelque chose de divertissant pour nous faire rire ; & il ne rit pas , lui . . . . Mais que fera-t'on de cette fripperie ?

L E S B I N .

Mon Maître , à son retour , ne veut pas voir la face de Pirlon . . . . Rends-lui son chapeau , son manteau , & que le diable qui l'a fait , l'emporte , s'il en a le courage .

L A F O R E S T .

Que ne garde-t-il ces plaisantes nippes , qui ont si bien fait leur effet ?

L E S B I N .

Il en achètera demain de toutes pareilles.... Va , va , la race de ces gueux - là ne manque pas .

L A F O R E S T.

Sors. . . . J'allons tirer ce vieux reître de sa prison.

L E S B I N.

Moi, je vais me cacher sous la tenture de la porte, & en le voyant passer, je croirai voir encore la Comédie. . . . Oh ! s'il étoit à ma discrétion. . . .

L A F O R E S T.

Laisse faire cela à notre Maître ; il a le fouet en main, lui.

L E S B I N.

Pardi, tu as raison ; quelqu'un disoit qu'il l'avoit bien fustigé, sans lui écorcher la peau.  
(*Il se cache.*)

### S C È N E I I I.

L A F O R E S T, P I R L O N.

P I R L O N, *entrant le dos courbé.*

**M**ISÉRICORDE ! ouf ! . . . Je n'en puis plus ! . . . J'ai les os brisés, disloqués ; je ne pourrai me relever de six semaines. . . . Me tenir deux heures d'horloge dans un misérable

bouge , où j'étois forcé d'avoir le dos tout courbé. . . . Ahi , ahi , ahi ! . . .

L A F O R E S T .

Dame , c'est que nous n'avons pas pu vous délivrer qu'après la fin de la Comédie.

P I R L O N .

Comment , comment ! après la Comédie ! Expliquez-vous. . . . On auroit joué l'Imposteur ?

L A F O R E S T .

Tout en plein ; & on le jouera encore demain , après-demain , & encore l'autre après-demain , jusqu'à ce que le public dise , assez.

P I R L O N .

La pièce auroit réussi ?

L A F O R E S T .

Mieux que cela , *elle a été dans les nues.*

P I R L O N .

O ciel ! quoi ! on a représenté l'Imposteur , avant que j'eusse rassemblé ma cabale ! on a représenté l'Imposteur , & je n'y étois pas !

L A F O R E S T .

Si fait bien , vous y étiez , . . . votre chapeau , votre manteau ont fait une peinture parlante. Tout le monde crioit , c'est Pirlon , c'est Pirlon.

P I R L O N.

On m'a joué ! Tout est perdu , tout est bouleversé dans l'Etat ; il n'y a plus ni mœurs , ni loix , ni décence , ni Religion. . . . Scélerat de Moliere ! va , va , nous nous réunirons aux Médecins , & nous nous vengerons de toi & des tiens.

L A F O R E S T.

Tenez , prenez vos nippes : peste , Monsieur l'enjôleur , comme vous êtes dangereux avec votre taille bien faite !

P I R L O N, *furieux.*

Je fors , car je t'étrangleroie.

L A F O R E S T, *les poings fermés.*

Vous ! . . .

P I R L O N.

Je reconnois ton sexe maudit ; mais tu verras ce qui revient à qui ose se jouer à nous.

L A F O R E S T, *prend un balai & le chasse.*

Attends , attends. (*Pirlon se sauve ; elle éclate de rire.*) Ah , ah , ah ! . . .



---

**S C È N E I V.****L E S B I N , L A F O R E S T .***L E S B I N , éclatant de rire.*

**B**ON ! il étoit grotesque à voir. . . . Il écumoit de rage : cela m'a fort diverti. . . .

**L A F O R E S T .**

Tu ne fais pas toutes ses méchancetés : il a voulu me débaucher de cette maison.

**L E S B I N .**

Ah ! le monstre ! . . . eh ! que ne m'as-tu dit cela plutôt ? . . . Je l'aurois affommé sur la place.

**L A F O R E S T .**

Va , il y a encore d'honnêtes gens dans le monde. La Thorillière nous a découvert tout son artifice ; & sans lui , vois-tu , je faisons la sottise.

**L E S B I N .**

Quoi ! tu nous aurois quittés ! . . . Oh ! il faut , te dis-je , que je l'affomme. . . . Mais ne voilà-t-il pas qu'il revient ?



SCÈNE V.

PIRLON, LA FOREST, LESBIN.

PIRLON, *suppliant.*

AU nom de Dieu, La Forest, accordez-moi de grâce, la permission de rentrer dans mon étroite & obscure prison. . . . que je m'y réfugie.

LA FOREST.

Eh ! que vous est-il donc arrivé ?

PIRLON.

L'impiété triomphe. L'irréligion a passé jusques dans le cœur de la populace. On insulte les gens de bien avec scandale. . . . O siècle ! ô tems ! ô mœurs !

LA FOREST.

Ah ! ah ! je croyons deviner : on s'est moqué de vous.

PIRLON.

Ils sont là-bas. . . . une foule de libertins... à cette porte. . . . Ils viennent sans doute pour féliciter le coupable auteur. . . . A peine ai-je paru qu'ils se sont écriés, en faisant un chorus de ris indécens : le voilà, le voilà ; & l'on m'a poursuivi avec des huées. . . . Les impies !



## L A F O R E S T.

Eh bien ! Monsieur Pirlon , que voulez-vous que j'y fassions ? Est-ce que je pouvons rendre le sérieux à tout un peuple qui veut rire ? il a ses raisons sans doute.

P I R L O N , *les mains jointes.*

Honnête , douce , belle & bonne La Forest , laissez-moi me renfoncer plus avant dans ce misérable bouge : j'irois me cacher jusqu'au centre de la terre.

## L A F O R E S T.

Est-ce qu'un homme comme vous doit rougir de l'insulte des méchants ! . . . Il faut être brave avec sa conscience.

P I R L O N.

La Forest , voilà ma bourse.

## L A F O R E S T.

Fi donc ! . . . Nous ne voulons point tant seulement la regarder . . . A propos , tenez , reprenez votre bague & votre étui.

P I R L O N , *reprenant la bague & l'étui.*

Mes amis !

L E S B I N , *fièrement.*

Nous ne sommes point de vos amis.... Rayez cela de vos papiers.

P I R L O N.

De grâce , cachez moi , autrement cette foule me lapideroit. Je sortirai quand les lumieres seront éteintes , & que tout le monde dormira. . . . Vous me sauvez la vie ; & cette bonne action , qui vous sera comptée , ne vous coûtera pas beaucoup.

L A F O R E S T.

Vous nous faites pitié , tout méchant que vous êtes.

P I R L O N.

Soit. . . . Mais hâtez-vous de me tirer d'embarras ; . . . j'ai une peur , car la populace une fois en train est si méchante.]

L A F O R E S T.

Tenez , entrez dans cette chambre : on ne s'y tient jamais le soir. Quand il ne fera plus jour , vous partirez , pour ne plus revenir , bien entendu. (*La Forest le fait entrer dans la chambre voisine.*)

P I R L O N, *entrant dans la chambre.*

Ne me trahissez pas , & le ciel vous bénira....



## SCÈNE VI.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN.

Toujours le ciel, le ciel ! Il ne peut pas dire un mot sans faire intervenir le ciel ! Pardi ! le ciel s'embarrasse bien d'un pareil homme.... Il ne mérite guères ce que tu as fait pour lui ; mais tu es si bonne.

LA FOREST.

Que veux-tu ? je ne pouvons entendre quelqu'un se plaindre, sans nous sentir là de l'attendrissement.

LESBIN.

Au reste , tu as bien fait. La charité , dit-on , est toujours bonne , n'importe envers qui.

LA FOREST.

Chut , chut , voilà nos deux dames.



---

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA BÉJART,  
ISABELLE.

LA BÉJART, *remettant son mantelet & ses gands.*

PRENEZ cela & partez. (*Lesbin & La Forest sortent.*)

---

SCÈNE VIII.

ISABELLE, LA BÉJART.

LA BÉJART.

TU crois donc échapper à mes regards, fille dissimulée! tu te trompes. Je devine tes moindres mouvemens, malgré la feinte que tu t'imposes. Je t'ai vu exprimer l'amour que tu as pour lui: tu faisois parler des yeux que tu croyois indifférens; l'accent de ta voix change, dès qu'il approche.

ISABELLE.

On interprete tout à mal dans une fille, tandis que l'on ne trouve rien d'indécent dans tout ce que fait une femme. Il me faut bien

exprimer le sens de mes rôles. . . . Si j'étois mariée , on ne me feroit point ces reproches injustes & toujours déplacés.

L A B É J A R T.

Il ne tient qu'à toi d'avoir un époux. Choisis l'honnête La Thorilliere : voilà l'homme qu'il te faut ; à coup-sûr il te rendra heureuse.

I S A B E L L E.

Je ne fais si La Thorilliere a pensé à moi , mais , s'il faut le dire , jamais je n'ai pensé à lui.

L A B É J A R T.

Toujours rebelle à ce que je désire ! Tu résistes à ma juste autorité ; hé ! comment veux-tu recouvrer ma tendresse ? . . . Désobéis encore pour mériter ma haine.

I S A B E L L E.

Eh ! puis-je vous obéir ? . . . Non , cela n'est plus en mon pouvoir . . . Quel sujet vous ai-je donné de me haïr ? Vous m'aimiez autrefois !

L A B É J A R T.

Oui , je t'aimois ; mais tu as payé mes plus tendres soins par la plus noire ingratitude . . . Retire-toi dans ta chambre , & sauve-moi la peine que me cause ta vue.

I S A B E L L E.

(*A part, en sortant.*) Il me faut tout souffrir

d'elle. . . . Mais une fois l'épouse de Moliere ,  
je serai à l'abri de ses duretés.

---

S C È N E I X.

LA B É J A R T , *seule.*

**J**E veux parler à Moliere , le faire expliquer ,  
l'obliger à renoncer à ma fille , ou de ce pas , je  
m'engage avec elle pour la Province. . . . Il a  
l'orgueil d'un Auteur ; mais il apprendra à ses  
dépens , que c'est notre jeu qui fait tout le prix  
de ses ouvrages. . . .

---

S C È N E X.

M O L I E R E , LA B É J A R T.

M O L I E R E , *arrivant à pas lents , & d'un  
air content & recueilli.*

**A**H ! Madame , que de charmes dans le suc-  
ces ! de quel poids je suis soulagé ! Heureux  
travaux , momens délectables ! On ne regrette  
point ses veilles , quand elles sont ainsi payées.  
L'amour de la gloire , malgré ses amertumes ,  
a donc enfin ses douceurs !

L A B É J A R T.

Moliere , il est tems de parler. . . . Expli-  
quez-vous. . . .

M O L I E R E.

Ah! Madame, laissez-moi jouir en paix de ce moment, & ne le troublez point; je goûte si rarement la joie dont mon ame s'enivre. Je pardonne à tous mes ennemis, & mon triomphe en devient plus doux. La critique se tait pour cette fois devant l'approbation universelle. La patience est donc aussi nécessaire que les travaux pour jouir du fruit de nos veilles, & il faut savoir attendre le jour de la justice, car le public est juste enfin. Il est donc aussi un point de maturité où le suffrage public, malgré les cris des envieux, ne sauroit nous échapper; il faut donc savoir attendre & se bien persuader que la gloire est un beau fruit, qui ne se cueille & ne se détache du rameau, que dans l'automne de notre vie.

L A B É J A R T.

Je partage votre joie, Moliere, car mon cœur n'est pas froid & indifférent comme le vôtre; vous ne prizez que l'avantage de la renommée: mais me seroit-il permis de parler à cœur ouvert, non pour troubler votre triomphe, mais pour apprendre enfin qu'elles sont vos vues. . . . Vous m'entendez? . . . Il est tems de s'expliquer.

M O L I E R E.

Eh bien! Madame, nous avons vécu dix  
années

années dans la confiance de la plus pure amitié. Notre état, nos goûts nous réunissoient, & nos intérêts confondus furent les mêmes. . . . Votre fille parvient à l'âge de la beauté ; tout à coup la jalousie s'empare de votre ame ; vous la traitez inhumainement ; vous vous rendez malheureuse en la tourmentant , vous qui , étrangère à de tels sentimens , devriez plutôt assurer , confirmer le bonheur qu'elle mérite. . . .

L A B É J A R T.

J'entends ; c'est parler sans contrainte : mais pourquoi ce déguisement dans votre amour ? vous sentiez donc que c'étoit-là une trahison ?...

M O L I E R E.

Qui n'a rien promis , ne sauroit trahir.

L A B É J A R T.

Molier, je ne ferai point avec vous assaut de vaines paroles : je quitte votre théâtre , qui me devient odieux , & dès demain j'emmène ma fille avec moi ; je l'emmène , vous dis-je , & pour jamais.

M O L I E R E , *avec force.*

Contre sa volonté , Madame ! . . . contre son engagement. . . . Elle doit rester ; elle restera. . . . c'est moi qui vous l'assure.

L A B É J A R T.

La retenir ! je lui donnerai plutôt la mort. . . .

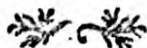
H



Comment, la mort ! quelles folles menaces ! Que signifie ce ton despotique ? La patience m'échappe à la fin. Une mère tendre mérite l'obéissance & la soumission de sa fille. Une mère furieuse & emportée détruit elle-même son autorité, sur-tout lorsqu'elle s'oppose au choix légitime de son enfant par un intérêt qu'il me répugne ici de développer. Une fille en âge de raison a droit de choisir l'époux qui lui convient : c'est un privilège que le Ciel, la Nature & les Loix lui accordent également. Vous pouvez vous opposer au dérèglement de votre fille, mais non venir traverser son bonheur. Respectez les loix qui assurent à chacun sa tranquillité ; respectez le Monarque, qui veille à leur exécution ; craignez que je n'aie implorer sa justice, lui porter mes plaintes. . . . J'ai le cœur de votre fille ; soyez sûre que j'aurai sa main.

L A B É J A R T.

Moliere, je vous ferai connoître qu'elle m'appartiendra dans tous les tems, & que j'aurai seule le droit de disposer d'elle.



---

SCÈNE XI.

MOLIERE, *seul.*

**E**H QUOI ! pas un moment de tranquillité ! toutes mes jouissances seront troublées par les clameurs d'une femme impérieuse ! Je tremble que sa colère ne s'étende sur l'innocente Isabelle. . . . Elle a déjà tant à souffrir. . . . Ah ! c'est à moi de la délivrer de tout ce qu'elle endure. . . . Mais qui peut au monde racheter une seule de ses larmes ?

---

SCÈNE XII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

LA THORILLIERE.

**T**OUTES les places retentissent de votre nouveau succès, & votre nom vole de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la Ville.

MOLIERE.

Quelle femme ! . . . quel démon ! . . . Bon soir, mon cher la Thorilliere, . . . bon soir. . . . Comment le conjurer ?

L A T H O R I L L I E R E .

Qu'avez - vous donc ? je vous parle de votre triomphe , & vous n'écoutez pas !

M O L I E R E .

Pardon , mon ami . . . . mais la Béjart . . . .

L A T H O R I L L I E R E .

Quoi , la Béjart encore ! . . . Vous êtes foible à ce point ! . . . Vous ne savez pas en imposer à cette femme ?

M O L I E R E .

Allons , oublions . . . . La cruelle mère ! . . . Vous dites donc , mon cher ami , que le succès est complet ?

L A T H O R I L L I E R E .

Oui ! on répète déjà plusieurs de vos vers , qui sont devenus proverbes en naissant.

M O L I E R E .

Elle la fera mourir de chagrin ! . . . Entendez-vous quelques critiques ?

L A T H O R I L L I E R E .

Aucune. Les détracteurs sont muets ; on ne balbutie que des sottises , que personne n'écoute , & que l'envie elle-même méprise.

M O L I E R E .

Il faudra que je prenne un parti ! . . . On est donc généralement content ?

LA THORILLIERE.

Au-delà de ce que je puis vous exprimer.

M O L I E R E, *frappant du pied.*

C'est un diable! . . . Voilà la première fois que cela m'arrive, mon cher ami; j'ai toujours fait les mêmes efforts, en conscience, mais je n'ai pas toujours eu la même victoire. . . Ah! ma chère Isabelle!

LA THORILLIERE.

Il n'y a qu'une seule voix; & c'est le cri de l'admiration.

M O L I E R E.

Elle pleure à présent! . . . . . qui peut au monde racheter une seule de ses larmes? Un si beau jour ne peut me rendre heureux.

LA THORILLIERE, *attendri.*

Je le vois trop, hélas!

M O L I E R E,

Je tremble pour elle. . . . Permettez que je vous quitte.

LA THORILLIERE, *d'un ton pénétré.*  
Est-il possible! . . . . vous si foible! . . . .

M O L I E R E, *se jettant dans ses bras.*

Ah! mon ami, (*en se relevant*) je vais appeler. . . . La Forest, La Forest!

---

---

**SCÈNE XIII.**

**MOLIERE, LA THORILLIERE,  
LA FOREST.**

**LA FOREST.**

**M**ONSIEUR, qu'ordonnez-vous?

**M O L I E R E.**

Ma chère fille, que fait Isabelle?

**LA FOREST.**

La pauvre enfant est allée s'enfermer dans sa chambre, pour obéir à sa mère....

**M O L I E R E.**

Elle l'a maltraitée!....

**LA FOREST, pleurant à moitié.**

Oh! pour cela oui, Monsieur.... beaucoup.

**M O L I E R E, ému.**

Vous l'entendez? il faut que j'implore le Roi.... Est-elle au lit?

**LA FOREST.**

Oui, Monsieur; nous l'avons déshabillée: elle pleuroit en vous nommant tout bas.

MOLIERE, *avec transport.*

Elle pleuroit!.... Oh! je vais prendre la poste!... Des chevaux.... des chevaux.... je n'y peux plus tenir.... Que fait la Béjart?

LA FORÊST.

Elle veut se coucher sans souper, par dépit.

MOLIERE.

Oh! elle se couperoit un doigt, pour faire une égratignure à sa fille.... Qu'elle laisse-là mes Comédies & mon Théâtre, & qu'elle ne persécute plus mon Isabelle..... Que m'importe après tout, ma gloire & mon Théâtre, s'ils servent à rendre infortunée cette pauvre enfant?.....

LA FORÊST *sort.*

## SCÈNE XIV.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

**P**UISSÉ-JE, demain à son réveil, la consoler des rigueurs qu'elle éprouve, & effacer dans son cœur les moindres traces du chagrin...

LA THORILLIERE, *en soupirant.*

Est-il possible que cet homme célèbre, né

pour des travaux illustres , fait pour occuper toutes le bouches de la renommée , s'abandonne comme un homme vulgaire , aux soins minutieux qu'entraîne une passion amoureuse !

M O L I E R E , *vivement.*

Mon ami , la gloire est pour l'imagination & non pour le cœur : je veux un sentiment qui remplisse le mien ; j'en ai besoin. Hé ! pourquoi ferois-je ennemi de l'amour , & rebelle à la plus douce loi de la Nature !... Oui , je me choisirai pour la vie une douce compagne , qui me consolera dans mes revers , qui me soutiendra dans mes travaux.... Quand la critique amère ou injuste s'acharnera contre moi , un sourire de sa bouche me rendra la gaité. La gloire est belle , mais elle altère & ne rafraichit point. Oui ! je veux un sentiment qui remplisse le mien , j'en ai besoin. Eh ! pourquoi ne pas mélanger l'étude du commerce des grâces ? Je crois devoir aux hommages que j'ai rendus à la beauté , les traits les plus délicats & les plus profonds qui se trouvent dans mes ouvrages.

L A T H O R I L L I E R E .

Je vous admire & je vous plains.



---

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LESBIN.

LESBIN *entre, portant deux flambeaux.*

MONSIEUR, voilà M. Chapelle, M. le Marquis & M. le Comte.

LA THORILLIERE.

Ils vont encore étaler ici leurs grands airs, car la présomption est toute la richesse des fats. Ils sont dénigrans par ton, ou louangeurs par forme de protection.

MOLIERE.

Qu'est-ce que cela fait, mon ami? il faut tout écouter dans la vie.... S'ils parlent, nous les jugerons. On est obligé dans ce monde de capituler avec l'ignorance & la sottise, comme avec un ennemi supérieur en nombre.





---

 S C È N E X V I.

LES PRÉCÉDENS, CHAPELLE,  
LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS, *étendant les bras.*

QUE je vous embrasse, homme admirable!...  
ma foi, vous avez surpassé mes espérances. Je  
n'attendois pas cela de vous, je l'avouerai....  
Vous êtes un auteur unique, un homme à part...  
Je veux que tout Paris retentisse de votre éloge.  
(*A part.*) Il est heureux; il faut s'attacher à lui.

M O L I E R E.

Monieur, je suis très-reconnoissant.....

L E C O M T E.

Eh! quel style! mon ami, que de force &  
de vérité dans le pinceau! Quelle chaleur! quel  
dialogue!..... Que quelqu'un s'avise de vous  
critiquer, il aura affaire à moi, (*A part.*) Flat-  
tons-le: qu'est-ce que cela coûte?

M O L I E R E.

Monieur, vous êtes trop bon.

L E M A R Q U I S.

C'est qu'il y a dans cette Pièce des traits  
inimitables.

CHAPELLE, *à part.*

Ils ne sentent pas ce qu'ils disent ; c'est pure forfanterie.

LE MARQUIS.

On n'a jamais dessiné un caractère de cette vigueur-là. . . . Oh ! les cagots ne s'en releveront pas ; ils sont diffamés pour trois siècles....

MOLIERE.

Vous me confondez. . . .

LE COMTE.

Je n'ai jamais vu de Comédie qui m'ait fait autant de plaisir. J'ai ri, j'ai frémi. . . . . aussi n'étois-je pas des derniers à applaudir.

MOLIERE.

On ne sauroit être plus obligeant, Messieurs.

CHAPELLE, *à part.*

Les ignorans suivent toujours à la file d'un succès ; ils n'ont point d'avis à eux.

LE MARQUIS.

Je n'ai point perdu une seule parole ; il n'y en a pas une qui ne soit un coup de burin profond.

MOLIERE.

Ah ! Monsieur, épargnez-moi. . . .

L E C O M T E.

L'Acteur n'a pas fait un geste que je n'aie fait. Ce n'est plus une Comédie; c'est un tableau d'une vérité qui fait peur.

M O L I E R E.

— Arrêtez. . . . vous me donneriez de l'orgueil.

L E M A R Q U I S.

Mais c'est qu'il n'est pas plus en moi d'étouffer le sentiment d'admiration que j'ai pour les belles choses, que de triompher de l'antipathie excessive que j'ai pour les mauvaises.

C H A P E L L E.

Mais, Monsieur le Marquis, vous avez voulu prendre place sur le Théâtre, au lieu d'accepter ma loge, & mon valet m'a dit que vous n'aviez pu trouver une banquette? Il vous a rencontré dehors, lorsqu'on jouoit la Pièce.

L E M A R Q U I S.

Oui, j'ai pris un peu l'air un instant: c'est assez ma coutume, quand il y a cinq actes. . . . J'ai trouvé dans les foyers le Comte qui luttinoit cette petite Danseuse. . . .

L E C O M T E.

Je suis rentré l'instant d'après. . . . on en étoit au plus bel endroit; l'Exempt paroïsoit, *De par le Roi. . . .* Beau moment! Situation

frappante ! Le rôle de l'Exempt est supérieurement fait ; ce morceau est admirablement écrit... les rimes riches, heureuses, sonores, faciles, étonnantes.

Remettez-vous, Monsieur, d'une allarme si chaude ;  
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude.

Je les citerai au Roi, ces vers-là.

C H A P E L L E.

Voilà ce que vous trouvez de plus beau,  
Messieurs ?

M O L I E R E à *Chapelle*.

Je vois..... L'un a entendu la Pièce au  
foyer, & l'autre dans la rue.

C H A P E L L E, *bas à Moliere*.

Et puis fiez-vous aux éloges !

L E M A R Q U I S.

Je parlerai de vous au coucher du Roi in-  
failliblement, & je ferai l'analyse de la Pièce,  
de manière qu'il n'y aura qu'une voix sur son  
compte.

L E C O M T E.

Je veux que tout le monde, & jusqu'au  
satyrique Boileau, si je le rencontre, vous ren-  
dent la justice qui vous est due... Il bataille  
toujours contre tout ce qui n'est pas d'Ho-  
mere, ou de son ami Racine... Mais nous  
nous verrons.

Je reste ici à dessein, & pour voir si l'on ne viendrait pas vous faire quelques infidieuses critiques.

L E C O M T E.

Parbleu ! je serois curieux d'entendre les objections que la chicane pourroit inventer.... Je ne saurois moi-même en imaginer une seule ; & plus j'y rêve, moins je vois de prise pour tous nos aboyeurs.

M O L I E R E.

Vous me ferez donc l'honneur, Messieurs, de souper chez moi : vous savez que Moliere n'est pas riche ; vous ne ferez pas magnifiquement traités, mais.....

L E M A R Q U I S.

Volontiers, mon cher Moliere..... nous passerons la soirée avec vous..... Prenez vos tablettes. Je veux vous parler d'un certain fat, qu'il faut mettre absolument sur la scène : il croit être habile à prononcer ; il pense que chacun doit adopter son ton, ses manières, ses jugemens ; il regarde en pitié tout ce qui n'a point son approbation, & le trait excellent, c'est qu'il n'approuve rien au monde que sa personne.

L E C O M T E.

Je connois un autre original bien plus plai-

fant, mais par un côté tout contraire. . . . C'est un homme qui varie du matin au soir, qui change d'idées selon le vent, qui ne fait ni ce qu'il doit louer, ni ce qu'il doit blâmer, qui parle de tout au hazard, & qui a la folle prétention de s'imaginer influencer sur la renommée d'autrui, & même sur l'opinion publique. . . . Concevez-vous une pareille bizarrerie? . . . . Prenez, prenez vos tablettes.

M O L I E R E, *les tirant de sa poche.*

Elles sont déjà bien garnies, Messieurs!

L E C O M T E,

Notez ceci de préférence, vous dis-je. . . . vous avez le coup-d'œil juste; vous ferez le pendant de votre Pièce, . . . Vous entrez déjà dans l'inspiration sur ce sujet, n'est-il pas vrai?

M O L I E R E, *d'un ton légèrement ironique.*

Oui, oui, Messieurs. . . . je vois du bon comique, du bon comique, en vérité.

L E M A R Q U I S.

Laiçons-le, Comte: ne troublons point le premier jet; c'est le moment créateur! (*A Moliere.*) Allez, Moliere, allez; nous vous fournirons d'excellents sujets de Comédie, & tout aussi caractérisés qu'il vous les faudra.

M O L I E R E.

Par tout ce que je viens d'entendre, je n'en

doute point, Messieurs, je n'en doute point assurément.

L E C O M T E.

N'allez point négliger ce que je vous ai donné; songez-y... Je vous verrai souvent, pour suivre votre travail. . . . . (*Ils sortent.*)

C H A P E L L E, *bas à Moliere.*

Je ne les quitte pas; je veux me divertir de leur impertinence. . . . Ils sont curieux en vérité.

S C È N E X V I I.

M O L I E R E, L A T H O R I L L I E R E.

M O L I E R E.

**E**T voilà les têtes que je redoute si fort, pour qui je veille, je corrige, j'efface. . . . . Mais que nous sommes fots!

L A T H O R I L L I E R E.

Comment pouvez-vous aussi faire accueil à des fots, qui vous volent votre tems, & vous excèdent de tels propos?

M O L I E R E.

Ils me servent à les peindre; d'ailleurs, il faut avoir des amis partout. . . . On a déjà assez d'ennemis, qu'on ne s'est point faits, & qui  
vous

vous en veulent fans favoir pourquoi. Ils vont à la Cour , parlent , décident , font répétés par des femmes que d'autres répètent à l'infini ; avec une pointe , un mauvais bon mot , ils vous débusquent un Ouvrage ; il faut ensuite dix ans pour en revenir. . . . . Vous êtes jeune , mon ami , instruisez-vous. On doit ménager toutes fortes de personnes. Sans doute , il y auroit de la vanité , & une vanité misérable à vouloir se faire prôner , mais il n'y a que de la prudence à empêcher qu'on ne dise du mal de nous : cela vient assez-tôt fans aller au-devant. Feindre pour tromper est une infamie , mais on peut dissimuler honnêtement son avis , sur-tout dans les disputes littéraires , afin de ne point bleffer trop vivement des ridicules , qui s'irritent par la contradiction , & qui ne se corrigent pas , quand l'amour propre est une fois offensé : il ne m'est permis de les combattre qu'au Théâtre. Dans la société , il faut du liant dans l'esprit & dans le caractère , & ne point faire de la Littérature un arène de Gladiateurs , lorsqu'il ne s'agit au fond que de prose & de vers. . . . . Adieu , mon ami ; ne tardez point à les rejoindre. . . . Vous souperez avec nous ? . . . .





---

---

**SCÈNE XVIII.****LA THORILLIERE, *seul.***

**Q**UELLE connoissance des hommes!.... Il la doit à sa philosophie ; chaque jour je l'admire davantage, & cependant je le vois de bien près.

*Fin du quatrième Acte.*



## A C T E V.

*Le Théâtre représente le cabinet de Moliere.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIERE, *seul, assis devant une table,*

**T**ANDIS qu'ils disputent sur des matières oiseuses mille fois rebattues, mettons à profit les instans. . . . Il me faudroit des jours de soixante-douze heures, pour tout ce que j'ai à faire; un Théâtre à soutenir! Et l'Art! qu'il est profond. . . . Chapelle fera les honneurs de ma table. . . . L'oracle des soupers n'est point l'homme de la postérité. Il y a à Paris mille gens qui n'ont d'autre occupation que celle d'importuner ceux qui travaillent. Ils viennent vous assommer de visites éternelles, & sans s'appercevoir qu'ils vous tuent, ils vous entretiennent de fadaïses. *Je vous dérange, Monsieur, disent-ils, & ils restent: Je vous dérange assurément, dites-le moi, & ils restent encore. . . . Voilà le malheur d'un peu de célébrité; on n'est plus seul. . . . ( Peu à peu il tombe dans une réflexion profonde On*

*frappe à deux ou trois reprises, mais doucement; Moliere n'entend rien. On frappe un peu plus fort; il s'éveille & s'étonne.)* Qui frappe ici à cette heure? Depuis longtems j'entends un bruit sourd... Oui, l'on frappe & doucement, comme si l'on craignoit..... Ce n'est point Chapelle. Voyons.... (*Moliere va ouvrir.*)

## S C È N E I I.

M O L I E R E , I S A B E L L E .

*M O L I E R E , extrêmement surpris.***C'**EST vous, Isabelle, est-il possible?*I S A B E L L E , tremblante.*

Vous me voyez dans la situation la plus cruelle.... Ecoutez-moi.....

M O L I E R E .

Mais vous êtes d'une imprudence, d'une imprudence extrême. Il y a là de quoi nous perdre tous deux. Vous n'avez donc pas réfléchi. (*La porte étant restée ouverte.*) Attendez que j'aie fermé la porte..... Que vous est-il arrivé de sinistre?

*I S A B E L L E .*

Ma mere!.....

M O L I E R E.

Eh bien ! ma chère enfant , votre mère. . . .  
Ne vous ai - je pas dit tantôt de patienter ? ne  
me l'aviez-vous point promis ? & vous exposez  
ainsi votre renommée , tandis que nous sommes  
environnés d'argus. . . . vous le savez.

I S A B E L L E.

Ayez pitié de moi.

M O L I E R E.

On vous calomniera ; on me représentera ,  
moi , comme un homme sans mœurs , qui vous  
séduit sous les yeux de votre mère ; & l'innocence  
aura beau régner dans nos cœurs , on sup-  
posera entre nous une intelligence coupable.

I S A B E L L E.

N'augmentez point mes peines. Les tourmens  
qui m'obsèdent vous sont inconnus ; mais , la  
nuit comme le jour , je n'ai plus de repos.  
Savez-vous de quelles fureurs , de quels em-  
portemens ma mère ? . . . .

M O L I E R E.

Ah ! mère cruelle ! . . . Sa tyrannie ne sera  
pas de longue durée , je vous le proteste ; mais ,  
qu'y a-t-il enfin de nouveau ?

I S A B E L L E.

J'étois couchée ; ma mère entre en fureur ,

& me prodigue les noms les plus outrageans. Je t'ordonne, dit-elle, d'une voix menaçante, de te lever demain au point du jour. J'ai disposé de toi; ton amour pour Moliere t'assure ma haine, & tu en seras l'objet éternel, tant que tu ne changeras point. Tu m'appartiens; songe à m'obéir, ou je te ferai sentir toute mon autorité.... Elle me laisse sans attendre ma réponse, & accompagne sa sortie de reproches encore plus injurieux.... Ah! ç'en est fait, me suis-je dit, demain ma mère me rend captive, m'enmène, m'éloigne de tout ce que j'aime. Je me mets à pleurer, roulant mille desseins confus dans ma tête; tout-à-coup l'amour m'inspire son courage: non, me suis-je dit, on ne m'ôtera point à Moliere; il doit être mon époux, & je puis respirer dès ce moment sous sa protection; je puis me regarder dès-à-présent comme sa femme.... Je me lève, je m'habille à la hâte; menacée du plus horrible malheur, de celui de vous perdre, je ne prends conseil que de mon désespoir; je marche à pas sourds, je traverse la chambre de ma mère, j'ouvre doucement les verroux, je me précipite sans mule le long de l'escalier, j'arrive à cette porte sans que personne m'ait vue, & je viens implorer un asyle que vous ne me refuserez pas.

M O L I E R E.

Vous avez oublié vos devoirs.... Retournez

dans votre appartement, ma chère Isabelle, & effacez jusqu'aux apparences qui pourroient déposer contre vous. . . . Je vous parle plutôt en père qu'en amant; mais c'est la tendresse que j'ai pour vous, qui m'oblige à vous tenir ce langage. La décence vous ordonne. . . .

I S A B E L L E.

Quoi ! vous me refusez ! & vous ne songez pas que demain nous serons séparés pour jamais.

M O L I E R E.

Je préfère à tout votre honneur, qui m'est plus cher que ma vie. . . .

I S A B E L L E.

Donnez-moi votre main, que je puisse m'écrier : *Moliere est mon époux !* Je suis à vous depuis que je vous suis promise; défendez votre bien. Qui désapprouvera notre amour, lorsqu'il n'a pour but qu'un lien légitime ?

M O L I E R E, *fâché.*

Etrange aventure que je n'ai pû prévoir ! . . . Vous ne songez donc pas que toute surprise est illicite, que vous paroîtrez coupable; qu'il y a une marche ordonnée & prescrite par les Loix, qu'on ne sauroit enfreindre sans remords & sans crime ? que toute apparence de séduction doit être enfin aussi loin de ma conduite qu'elle l'est de mon cœur ? De grâce, reprenez le chemin de votre appartement.

Non, vous ne m'aimez pas, ingrat ! & je me suis trompée. Votre amour est bien foible, si ma mère en triomphe. Moi seule ai le courage, & vous n'avez que la crainte. . . . . Que m'importe les discours du monde ? De vous seul dépend ma renommée. Si vous balancez, lorsqu'il s'agit de mon bonheur & du vôtre, quel fond puis-je faire sur le sentiment qui vous anime ? Quand je vous montre mon amour, c'est vous qui tremblez, & voilà toute votre réponse ! . . . Ah ! dites plutôt que vous n'aimez pas, que les paroles dont vous m'avez flattée sont fausses, que vous avez changé & que j'ai été trop crédule en ajoutant foi à vos serments. J'ai perdu le repos que je goûtois avant de connoître l'amour. Eh bien ! que mon malheur s'achève : je vais suivre la route que me trace mon désespoir ; je ne prends plus soin de ma gloire, de mon repos, de ma vie : je ne cherche plus qu'à m'éloigner d'un lieu où une mère jalouse me tyrannise, où mon amant me trahit, où il résiste à mes larmes, insensible qu'il est à toute la tendresse que j'ai pour lui. . . . .

M O L I E R E.

Arrêtez, Isabelle, & demandez ma vie.

I S A B E L L E.

Et vous, cruel ! & vous, donnez-moi plutôt la mort.

MOLIERE.

Vous n'écoutez plus la raison.... Je vous protégerai contre sa colère; mais je demeurerai inflexible sur l'article des bienfécances.

ISABELLE.

Toujours des reproches!.... Eh! l'Amour en connoît-il?... Dieu! j'entends du bruit.

MOLIERE.

On vient, vous voyez.... Voilà le fruit de votre imprudence.... J'avois des amis à souper, qui se retirent, ils vont peut-être entrer ici. Réfugiez-vous dans cette chambre.... Je vais appeller La Forest. (*Il appelle La Forest.*)

### SCÈNE III.

MOLIERE, ISABELLE, PIRLON,  
LA FOREST.

ISABELLE.

(*Isabelle entre dans la chambre, y fait quelques pas, & revenant pâle d'effroi, elle rentre sur la Scène en désordre, & jettant un long cri.*)

AH! Ciel! qu'est-ce que je sens?... Un homme de caché! un voleur! je me meurs....



M O L I E R E.

Un voleur ! (*à La Forest.*) Soutiens - là , La Forest, elle va s'évanouir ! (*La Forest la soutient dans ses bras ; apercevant Pirlon qui sort de la chambre où il étoit caché.*) Que vois-je ? . . . Ah ! traître , infâme ! pour être délateur , tu te fais un vil espion ! . . . . As-tu assez scruté ma vie domestique pour en composer les noirs poisons de tes calomnies ? . . . . Parle , méchant , parle , & si tu l'oses , dis le contraire de ce que tu as vu , de ce que tu as entendu ? Ta bouche , vouée au mensonge , ne fait que flétrir l'innocence. Poursuis ton rôle affreux . . . . . Mais , tremble devant moi ; je n'ai pas tout dit sur ton compte , & . . . . .

P I R L O N.

Je tombe à vos genoux , Moliere ; . . . mais n' imaginez pas que je sois entré ici pour surprendre vos secrets . . . . Puisqu'il faut l'avouer , je fuyois la colère du peuple , soulevé contre moi par la chaleur de vos pinceaux . . . . C'est à la commisération de *La Forest* que j'ai dû cet asyle. Je vois clairement combien je suis en exécration à tout le monde. Oui , je suis trop ressemblant pour pouvoir m'abuser moi-même. N'étendez pas plus loin votre vengeance . . . . Me haïrez-vous au point ? . . .

M O L I E R E , *vivement.*

C'est le vice que je hais & non le vicieux. Pour celui-ci je me contente de le plaindre.... L'hypocrisie est un vice détestable, & que je combattrai sous toutes ses formes : croyez-moi , abjurez votre infâme métier , il ne tardera pas à devenir inutile ; bientôt il ne trompera plus personne , je vous en avertis. . . . Vous pourriez encore si vous le vouliez véritablement , par un sincère repentir , regagner avec le tems la confiance & l'estime des hommes.

L A F O R E S T , *à part.*

On a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire.

P I R L O N .

J'aspire à me corriger. Trêve , trêve , Molière , la paix , la paix : épargnez-moi dorénavant. . . . Oui , je veux me réconciler avec vous , désarmer vos rigueurs , devenir enfin votre ami.

M O L I E R E .

Mon ami ! cela est fort. . . . Mais , vous changeriez donc beaucoup ! . . . .

P I R L O N .

Je l'espère , & le Ciel m'en fera la grâce. . . .

M O L I E R E .

Ah ! commencez d'abord par ne point prendre

le nom du Ciel en vain. Que ce nom sacré soit plus révééré, respecté dans votre bouche. Soyez vrai devant votre conscience: c'est-là le premier pas vers la vertu. Dites-moi plutôt je vous hais; je veux me venger de vous; j'en chercherai les occasions & les moyens; je vais, sortant d'ici, vous accuser partout de troubler l'Etat, de renverser la Religion, de corrompre les mœurs, dites-moi cela, plutôt que de déguiser bassement votre fureur sous les dehors de ce qu'il y a de plus saint au monde. . . . . Rien ne vous force à me ménager. Je vous le dis sans détour, car je ne crains plus un ennemi à front découvert. . . . .

---

## S C È N E I V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,  
LA BÉJART.

LA BÉJART, *entrant furieuse.*

(*A sa fille.*) **T**U m'échappes! (*à Moliere.*) Et toi, traître, tu m'enlèves ma fille! elle se dérobe pendant mon sommeil, & tu vantes encore ta probité! . . . homme indigne de toute confiance, fais la satire des méchans pour mieux les imiter; ils sont tes modèles; tu ne les as étudiés que pour leur ressembler! . . Séducteur de ma fille,

n'es-tu donc protégé par le Roi, que pour la soustraire à l'obéissance? . . . .

M O L I E R E.

Je ne l'ai point séduite, Madame, & j'en suis incapable. Je n'emploie la protection dont le Roi m'honore, que pour servir autrui. . . . Elle fuyoit vos mauvais traitemens, votre violence; vous l'avez poussée à cette extrémité, mais elle est aussi en sûreté avec moi, qu'avec vous-même.

L A B É J A R T.

Traître! tu parles de violence, & tu déshonores mon enfant! . . . .

M O L I E R E.

Elle est loin du déshonneur. . . . Elle porte en ce moment le titre de mon épouse. (*Courant à son bureau, prenant une plume & signant une promesse de mariage.*) Voilà la promesse solennelle, la promesse sacrée, gage inviolable de mon amour, de mon estime, & témoin irrécusable du serment que j'ai fait de la conduire au pied des autels. (*Il donne la promesse de mariage à Isabelle, qui la met dans son sein.*)

L A B É J A R T.

Perfide! oses-tu, sans mon consentement? . . . .

M O L I E R E.

Il nous est dû; nos cœurs sont libres; un

courroux aveugle ne sera point écouté : c'est ma femme & je le publie. . . .

L A B É J A R T.

Elle ne l'est pas encore ; mais tu aimes à couvrir de ce nom l'opprobre de ta conduite.

P I R L O N.

(*A part.*) Allons, Pirlon, fais un effort ; montre-toi tout autre que tu n'as été , & rends justice une fois à la vérité. (*A La Béjart.*) Madame, j'ai tout entendu , & l'on ne me soupçonnoit pas présent. Je publierai partout , que Moliere est un honnête homme ; il a vivement reproché à votre fille sa démarche inconfidérée ; il l'a suppliée , à plusieurs reprises , de rentrer chez sa mère ; il a joint les prières les plus vives aux plus pressantes raisons ; il l'a respectée , & l'amour qu'il a pour elle est aussi pur qu'il puisse l'être.

L A B É J A R T.

Quoi ! Monsieur Pirlon, vous étiez - là ? & vous êtes bien sûr que Moliere a parlé à ma fille de la soumission qui est due à mon autorité ?

P I R L O N.

Assurément , Madame , je dois rendre hommage à la pureté de ses intentions , & quand je parle ainsi de Moliere , je puis être crû.

M O L I E R E.

Voyez, si un tel témoignage est suspect, Madame ; je n'ai jamais voulu braver votre autorité, mais seulement la contraindre dans de justes bornes, pour votre propre repos.

P I R L O N.

(*A part.*) Il vient encore du monde, il fait nuit ; l'occasion est favorable. . . . Vite, sauvons-nous. (*Il s'enveloppe de son manteau & s'enfuit.*)

SCÈNE V<sup>e</sup> ET DERNIERE.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE,  
MOLIERE, LA THORILLIERE, LA  
BÉJART, ISABELLE, LA FOREST.

LE MARQUIS, *en entrant.*

**M**AIS quel vacarme, chez notre Philosophe!... Qu'y a-t-il donc? . . . L'Etude est bien bruyante ce soir. . . . . Fait-il répéter des rôles de Comédies?

L E C O M T E.

Quoi! Mesdames, pendant la nuit venir relancer un Auteur solitaire jusques dans la silencieuse retraite des Muses! . . .

C H A P E L L E , *entre deux vins.*

Ah ! Mesdames, que je vous fais bon gré de venir l'égayer ! Voilà ce qu'il lui faut, il attrapera par ce moyen le *vis comica* des Anciens.... car il est par fois si triste, que je me donne au diable pour deviner comment il peut nous faire rire.

L E M A R Q U I S .

Moliere , vous dispensez bien votre tems.

L E C O M T E .

C'est à vous qu'il appartient d'unir en un seul jour la gloire & les plaisirs.

L E M A R Q U I S .

Et vous , charmante Isabelle , vous venez l'inspirer. . . . . Je ne m'étonne plus de ses chef- d'œuvres.

M O L I E R E .

Messieurs, trêve de badinage. . . . C'est pour la première fois de sa vie que le pied d'Isabelle a touché le seuil de mon cabinet ; mais Madame , malgré les témoignages les plus positifs , s'obstine à penser que j'ai voulu séduire sa fille.

L E M A R Q U I S .

Non ! cela ne peut pas être. . . . Je réponds de la probité de Moliere. . . .

C H A P E L L E .

CHAPELLE.

Oh ! Moliere n'est pas un scélérat en amour ,  
je le certifie.

LE COMTE.

Moliere est un honnête homme, & dans toute  
la force du terme.

MOLIERE.

Messieurs , je ne me pique que de cette qua-  
lité. J'abandonne mon talent à qui voudra le  
juger , mais je veux conserver le titre d'homme  
d'honneur ; j'en suis jaloux , très-jaloux ; je le  
préfère à tous les titres de bel esprit , de grand  
écrivain , d'homme de génie , si l'on veut. La  
probité, voilà le caractère essentiel de l'homme ;  
le reste vient après comme il peut. . . . J'aime  
Isabelle , je la demande en mariage ; Isabelle  
y consent ; d'où naîtroit le refus de sa mère ?  
jugez-nous, Messieurs, je vous en supplie.

LE COMTE.

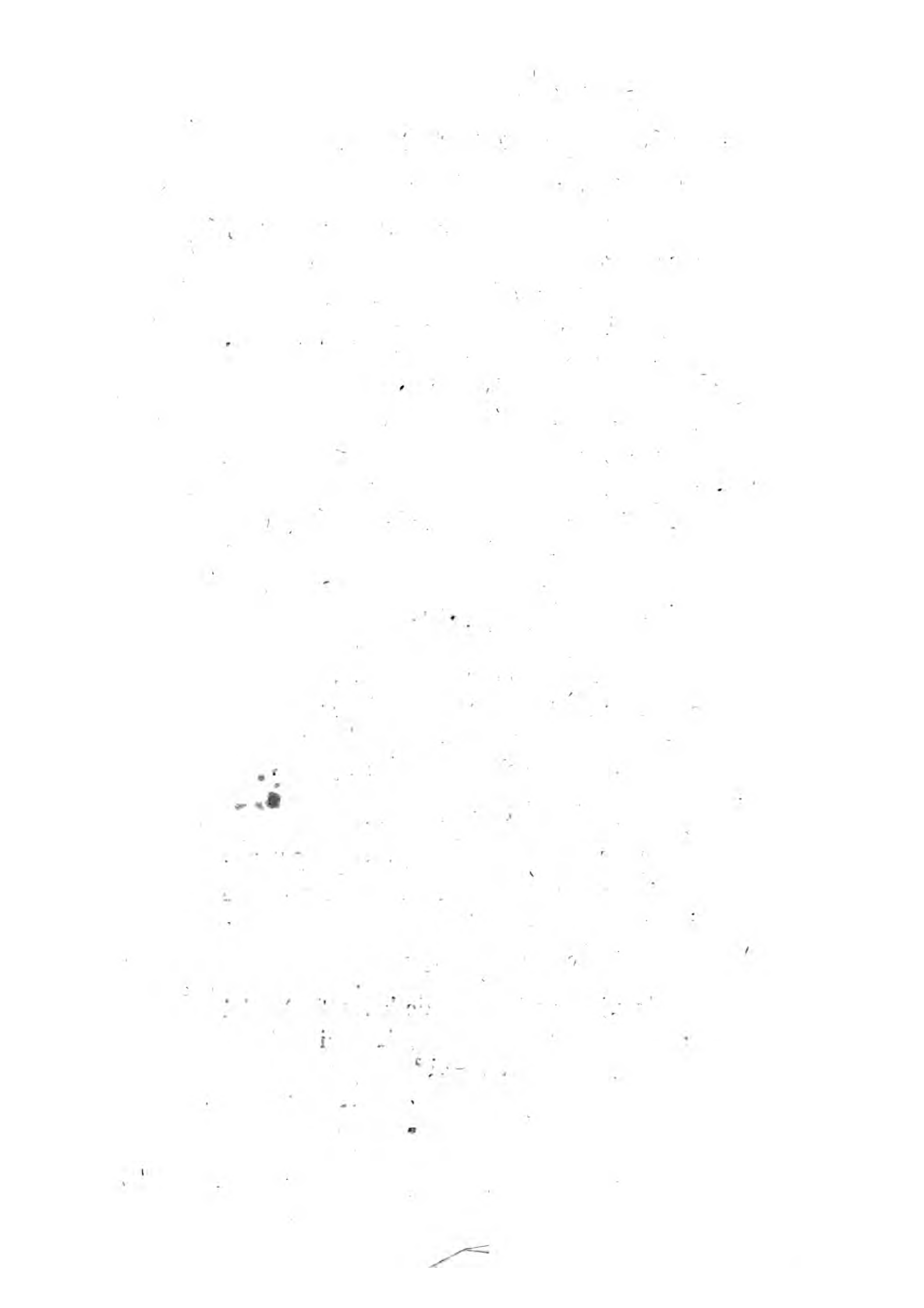
Ah ! Madame, vous devriez vous féliciter  
de marier votre fille à un homme tel que  
Moliere.

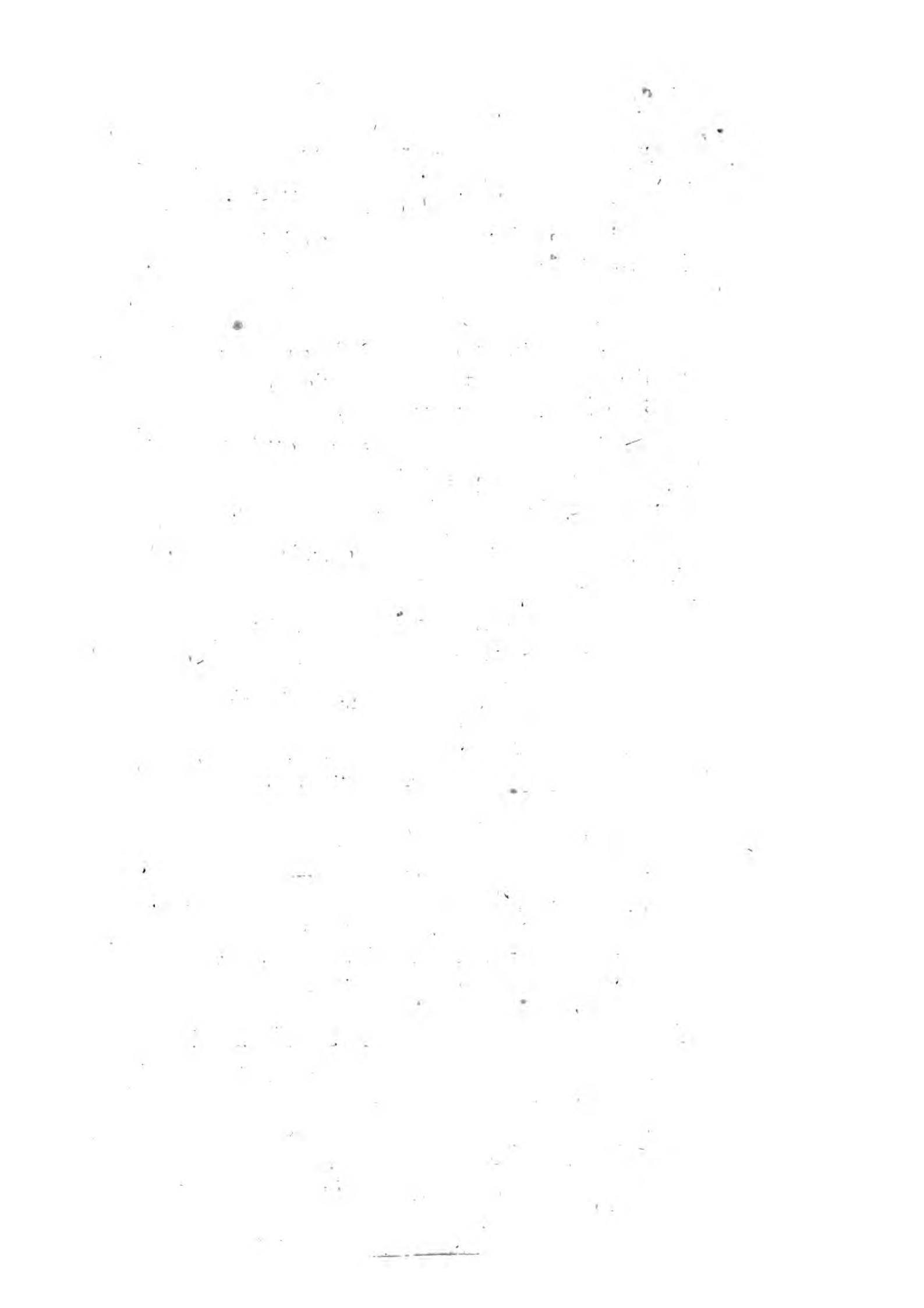
LE MARQUIS.

Quelle raison auriez-vous de la refuser à celui  
qui est l'honneur du Théâtre, la gloire de la  
France, le protégé du Roi ?

K







LA THORILLIERE, *embrassant Moliere.*

Ah ! mon cher ami, foyez aussi heureux que vous méritez de l'être.

C H A P E L L E, *à Isabelle.*

S'il vous promet de la constance, il vous tiendra parole; mais je dirai toujours que le mariage est, surtout pour un homme d'esprit, une étrange bévue. . . . (*Bas à Moliere.*) Vous vous en repentirez, Moliere.

M O L I E R E.

(*Haut.*) Oui, tout comme d'avoir fait des Comédies.

C H A P E L L E, *malignement.*

Oh ! il est des accidens singuliers à l'égard desquels il suffit d'être né sage pour ne pouvoir s'en garantir.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

---

Lû & approuvé pour la représentation & l'impression.  
A Paris, le 29 Septembre 1787. SUARD.

*Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer.*  
A Paris le 30 Septembre 1787. DE CROSNE.

---

De l'Imprimerie de QUILLAV, rue du Foulard.













